#### Journal de bord

#### de Hubert Vincent

#### résident à Polenovo de 25/01/2015 au 22/03/2015

Docteur Hubert Vincent est professeur à l’Université de Rouen. Il est spécialiste de l’histoire des idées éducatives. Il conduit des recherches inter-culturelles, a publié un grand nombre d'ouvrages. En résidence à Polenovo en hiver 2015 il a réfléchi sur la notion du paysage russe de la fin du 19me siècle et étudié les biographie des peintres russes. Il a également proposé une série de séminaires aux étudiants de l'Université de Toula.

27.01

Je suis arrivé depuis deux jours maintenant.

De l’aéroport nous avons traversé Moscou. Puis nous avons pris la route de Varsovie( ?) vers le sud-ouest. Nous avons passé la limite du district de Moscou. On nomme, ou plutôt on nommait cette limite : la ceinture de la vierge (la ligne des quelques villes fortifiées qui protégeaient des barbares). Polenovo se trouve à quelques kilomètres. Au début des steppes. C’est alors un premier cercle.

(La terrasse du Carlton)

Quand est-ce que j’ai commencé à voir et qu’est-ce que j’ai vu? Je ne sais pas trop.

Sans doute d’abord cet arrêt intempestif à Moscou même, dans l’hôtel du Carlton, le plus cher de toute la chaîne me dit Sergueï. Les toilettes de marbre, que l’on vient visiter, trace d’un luxe hors norme, mais à qui est-il destiné ? Le toit d’où l’on peut voir tout Moscou. Première vue sur le Kremlin (terme russe pour dire château). Au delà, la place Rouge, que je ne peux voir. Premier coucher de soleil derrière le bâtiment des Affaires étrangères. Une bande de fumée noire sur le ciel gris et enflammé. Long coucher de soleil, sur le fond de ce ciel gris. Comme quelque chose qui n’en finira pas.

Mais tout cela demeure loin pour moi et sans impression véritable. Il n’est pas sûr que se trouver sur des hauteurs vous permette vraiment de voir et d’être vraiment dans le paysage. Je vois mal le bâtiment. Je pense à quelque gratte-ciel de New York.

De loin, ce bâtiment des Affaires étrangères, me fait penser à quelque gratte-ciel de New York. Ai-je raison ? Ai-je tort ? Dans quel esprit fut-il fait ? Je n’ai pas d’élément de réponse à cette question.

(Il y a toujours de nouvelles possibilités techniques. Le béton armé en fut une : on pouvait aller beaucoup plus haut, on pouvait faire des bâtiments d’un nouveau style. La question est de savoir ce que les hommes font de ces nouvelles possibilités. S’ils les suivent elles-mêmes, ou s’ils s’empressent de retrouver leur imaginaire passé, autant que leur rivalité avec leurs voisins. Je ne crois pas que la rivalité soit toujours une bonne chose : on rivalise dans le même. On laisse de côté ce qu’aurait permis le surgissement de techniques nouvelles. Artistes sont ceux qui explorent de nouvelles technologies sans humain, sans le mimétisme humain.)

Je n’ai pas encore vu Moscou. Une première image seulement, un peu vague. Il me faudra descendre, marcher dans les rues, regarder autrement, croiser des points de vue différents, sans souci de trop dominer, sans souci d’avoir une carte dans laquelle je puisse me repérer. Je ne suis pas sûr qu’une carte, qu’un plan nous aide toujours. Cela donne plutôt une impression de maîtrise, qui induit elle- même l’idée que nous n’avons plus à regarder, à voir, à écouter, à chercher. Il y a ainsi un danger des cartes : on croit savoir et donc on met en sommeil ses sens et, par suite, ses réflexions.

(L’arrivée, la bougeotte, les guides).

Maintenant, je suis à Polenovo. Dans les premières heures, j’ai demandé à Sergueï et Andreï si nous ne pouvions pas aller à pied là où ils souhaitaient me mener. Des lieux assez proches : une église à 1,5 km, une petite ville à 4 km. Benjamin, qui a séjourné ici il y a maintenant deux ans et que j’avais rencontré à Paris, et qui est lui un artiste peintre français, m’avait parlé de deux grandes allées dont l’une, traversant les bois, allait dans la direction de cette ville. Une autre ailleurs. Et alors déjà je m’étais imaginé marchant et allant dans ces allées. Je voulais marcher dans ces paysages ; je voulais retrouver l’usage de mes jambes, qui ont autre chose à faire que me porter : ne sont elles pas là pour me mener quelque part, pour aller quelque part, pour me bouger ?

Mais j’ai vite compris que ces demandes étaient déplacées. C’est trop enneigé, les chemins ne sont pas faits en cette saison, personne ne passe et la neige demeure compacte, lisse, épaisse. Pas de trace, pas de chemin donc ou, s’il y a des traces, elles sont rapidement effacées par la neige qui tombe, sans précipitation, doucement, comme si tout devait être recouvert, effacé. Plus de trace humaine. On risque ainsi de s’y perdre. Si on voulait tout de même le faire, il faudrait se préparer, prendre des skis, avertir. Il n’y a pas en cette saison de chemin fait par ceux qui passent.

Ainsi, mon souhait de mouvement m’était-il renvoyé. « Comme tu es empressé ! » me suis-je reproché. Ce besoin tout de suite de mouvement. A peine arrivé, voilà que tu veux marcher et aller par les bois et les terres enneigées ! Quelle impulsion ridicule, quel manque de calme et de sérénité !)

D’où te vient cette « bougeotte » ? Ne peux-tu te poser et simplement attendre ? Ne peux- tu prendre patience et accepter un moment d’être guidé ? Ne peux-tu respecter tes hôtes et le soin qu’ils prennent de toi ? Pourquoi t’agiter ?

A ma décharge je dirai ceci: quatre heures assis dans l’avion, et puis la voiture ; j’avais été ainsi, porté, guidé, en voiture, en langage, en intérêt. C’est-à-dire : j’avais eu un guide. Peut-être en avais-je en fait assez d’être porté, et que l’on m’explique tout. Peut-être voulais-je cette solitude et ce mouvement dont l’accueil, les repas divers, la nouveauté et l’étrangeté de la langue m’avaient séparé.

Un chef indien raconta un jour que lorsque les blancs arrivèrent sur leurs bateaux en Amérique du Nord, ils étaient tout petits et semblaient n’avoir plus de jambes. Les indiens les réchauffèrent et comprirent que s’ils étaient si petits, c’est qu’ils avaient dû rester assis de longues semaines dans leur bateau. Ils avaient besoin de se dégourdir les jambes. C’était donc un peu mon cas : j’étais longtemps resté assis et mes jambes étaient devenues toutes petites. Je voulais me dégourdir, retrouver mon mouvement, et donc grandir, occuper l’espace. (La suite de l’histoire du chef indien parle de l’invasion et de la barbarie (mais c’est sans doute la même chose) : les petits blancs grandirent, et ils grandirent tant qu’ils n’avaient de cesse que d’occuper tout l’espace. « Poussez vous, vous nous gênez, disaient-ils aux indiens, allez plus loin ? A moi de ne pas trop grandir et de demeurer petit et maladroit. Un petit blanc !)

Mais je dois avouer que je suis sans patience avec les guides. A les suivre, on ne voit rien soi-même, on est comme privé de son regard et du jeu de son regard. « Regardez à gauche, regardez à droite, regardez ceci, regardez cela ». Aucun temps propre n’est laissé, la liberté de celui à qui l’on s’adresse est niée.

Il suffit que l’on me dise de regarder là, et puis là, et puis encore ici, pour que je souhaite regarder ailleurs, et même ne plus regarder du tout. Cela m’assomme et je n’ai qu’une envie : m’en aller. Souvent on n’en a même plus le loisir: la politesse et le respect pour le guide nous en détournent. La fatigue, la mauvaise fatigue est là : l’activité empêchée.

Je comprends Montaigne lorsqu’il écrit : « Qui suit un autre il ne suit rien ; il ne cherche rien, voire il ne trouve rien ». Et il pensait en particulier à ces guides qui nous conduisent devant des églises et nous font part de multiples détails insignifiants, comme si le moindre détail pouvait contenir on ne sait quel sens caché. Montaigne a légué aux Français, et au moins à ce Français que je suis, le goût, et presque la passion de faire, de voir, d’écouter, de sentir par soi-même. Nous n’aimons pas les guides. Nous disons que nous pouvons sentir, voir, penser par nous-mêmes.

Pourtant, d’un autre point de vue, c’est tout à fait idiot. Le guide n’oblige à rien, du moins certains. Le guide montre, et il s’agit de le voir aussi lui-même. Il n’indique pas quelque chose qu’à mon tour je dois admirer, apprécier, valoriser, sans raison, mais il s’indique lui-même dans cette opération. Il parle de lui, de son lieu, de ses attachements, en sorte qu’à travers ce qu’il me dit j’apprends, je commence à apprendre, ce à quoi les individus d’ici sont eux-mêmes attachés. Il n’empiète pas sur ma liberté, pas plus que ne le ferait un maître ou une maîtresse de maison en me faisant visiter sa maison, en me proposant telle ou telle nourriture, en me parlant des commodités de son lieu : c’est une présentation, non une obligation d’aimer ; seulement une obligation d’écouter, de voir, non pas ce qu’il y a à voir, mais comment nous voyons ici, ce que nous apprécions ici. Ainsi par exemple, Sergueï m’a parlé de cette ceinture de la vierge pour dire la limite du district de Moscou : il ne suggérait pas de m’extasier ; mais il disait clairement comment lui ponctue l’espace ; il vit avec cela dans la tête, c’est ainsi qu’il pense son espace, et là j’apprends quelque chose, à confirmer bien sûr, à voir : s’il est vrai que c’est là le rapport commun à l’espace, il y aurait quelque chose de très étrange pour moi. (Après vérification, les russes d’aujourd’hui ignorent cette ligne pour la plupart d’entre eux. Cela n’annule pas ce que m’a dit Sergueï, c’est un témoignage, dont l’idée peut se retrouver ailleurs).

Et de même, il m’a conduit au Carlton, et à sa terrasse ; il m’a conduit aux toilettes du Carlton. Que voulait-il que j’y vois ? Certes, et tout simplement, il voulait me montrer une vue générale de Moscou. Mais aussi ces toilettes, ces prix d’un niveau démentiel. Que montrait-il là ? Le poids d’une nouvelle classe de gens très riches et leur luxe excessif ? Son rapport ambigu à cette nouvelle aristocratie, ou plutôt *ploutocratie* ? Le fait que quant à lui il s’est arrêté sans problème au pied de cet hôtel, sans marquer la moindre hésitation, a discuté avec le personnel. Moi même je ne ferai pas tous les jours cela au Carlton de Paris. La culture soviétique a-t-elle suffisamment construit une sorte d’égalité qui fait que nul n’est aujourd’hui impressionné par ces richesses ?

Bref, *un guide ne fait pas signe, il est lui-même signe*. Et pour accéder à cela il suffit de se souvenir, de ramener ensuite à sa mémoire ce qui a été vu, ce qui a été montré. Mais dire il suffit de, est bien léger. C’est beaucoup plus important que cela : commencer à savoir, ce n’est pas regarder, regarder encore et encore, c’est commencer à se resouvenir. Sergueï vit en moi maintenant, il flotte dans ma tête, ses mots, son corps maintenant bien réels, comme une réalité russe, qui devra composer avec d’autres.

Ainsi devient-on curieux des gens : ils font eux-mêmes partie du paysage, ils sont des signes, qui nous parlent de la Russie, du monde.

Mais au moins aurais-je appris une chose. Dogen écrit ceci : « L’espoir est comme les chemins sur la terre. La terre, par elle-même, n’a pas de chemins. Les chemins se font là où beaucoup d’humains passent.». Je crois que là j’ai compris quelque chose de cette formule, (qui, on le verra par la suite, ne va pas cesser de m’accompagner). L’espace blanc et lisse de la neige est la terre. Les chemins ne s’y font pas, ils peuvent être effacés ; il est certainement facile de bouger dès lors que il y a des routes toutes faites, dès lors que l’on n’a pas d’autres expériences que des routes toutes faites. Mais c’est une toute autre expérience du mouvement qui commence lorsqu’il n’y a pas de trace, lorsque l’on ne sait pas par où passer. La nuit, au crépuscule, dans l’absence de chemin, devant cette espace blanc et lisse, te voilà bien embarrassé. Quel sera ton chemin ? Es-tu sûr de le retrouver au retour ? Quel chemin feras tu, si tu en es encore capable ? Là il y a une éducation au mouvement. Il y a des espaces où l’on peut se perdre, qui ne sont pas balisés. Ils sont de plus en plus rares sur notre terre mais au fond il suffit d’un petit décalage dans nos habitudes, pour en retrouver au moins la possibilité.

Quelle est l’éducation à ce mouvement là ?

Dans l’après midi, le soleil a percé, bien longuement. Ce fut magnifique. A la différence de nos montagnes françaises, lorsque l’on gagne de l’altitude, le soleil ici n’est pas magistral : il n’éclaire pas tout, ne fait pas tout scintiller, il n’est pas une lumière qui illumine tout. Il est tardif, et il est tamisé, il perce difficilement au travers des nuages, et comme timide. C’est comme s’il n’en finissait pas de bailler. Nous sommes encore en plaine, et il respecte son temps, qui n’est pas encore venu.

(les gens)(les guides)

Sergueï était à l’aéroport avec sa femme Ludmila (aimée des dieux). Avec lui, je suis déjà en contact avec la Russie. C’est un guide et interprète de profession. Il a habité en France dans sa jeunesse (son père, du service culturel de l’Ambassade, était un espion). Il y est depuis souvent retourné, en famille et il me racontait ce moment où, tous attablés dans un restaurant, lui n’avait pas encore son cognac.

Je n’ai pas connu souvent de si excellent guide, prévenant, plein de connaissances, sans ostentation, plein de curiosité pour son propre pays. Il n’est pas las, ni de son métier, ni de son pays ; il sait son histoire, semble en avoir éprouvé, et continuer à en éprouver, lui-même, ses proches, la douleur et la violence. Il semble aussi, comme tout guide sans doute, être perdu dans le temps, du moins ne pas être dans le seul présent. Il doit arriver aux guides de se perdre dans les temps, de voir le passé dans le présent, comme le présent dans le passé. Ce que m’a dit Sergueï de la « ceinture de la vierge » me le confirme. (La vieillesse me semble autre chose : ce n’est pas que les temps se confondent, c‘est plutôt que des pans de mémoire disparaissent et seuls quelques îlots, souvent lointains, se maintiennent. Si l’on peut avoir extérieurement le sentiment d’une confusion des temps, je crois que ce n’est pas de cela qu’il s’agit, mais plutôt d’un rétrécissement).

Un homme ainsi ivre dans l’âme parce qu’il se tient en des temps différents.

Mais aussi un homme ivre dans l’âme, parce qu’il se tient dans cette histoire russe, terrible, au moins depuis un siècle et demi ; il s’y tient, alors qu’elle semble charrier des monstres et sans doute en charriera encore. Voilà la vérité de l’ivresse : parvenir à se tenir dans le courant abject de l’histoire.

Car il titube en effet, et cela est dû, non à l’abus d’alcool, mais bien aux opérations chirurgicales de son dos : il a mal, et doit s’asseoir régulièrement. Cela n’empêche pas de deviner son corps petit, vif, musclé, agile.

Ainsi aurais-je associé sur son allure et son air de tituber.

28.01

Ce matin je suis parti me promener. Oh, pas bien loin, pas très longtemps (une petite heure tout au plus). Je prends la mesure du paysage et de mon étrangeté, du fait que j’y suis étranger.

Je suis allé vers l’Oka, la rivière, ou plutôt le fleuve, car sa largeur est au moins de 150 m.

Il neigeait très légèrement, le silence s’imposait, mais ce qui évidemment me frappe c’est simplement que l’Oka est gelée. C’est tout blanc. Il n’y a pas seulement un paysage de campagne enneigé, mais, au milieu, large, longue, une rivière gelée, blanche, mais qui ne se confond pas avec le reste. Je le sais cela, et je ne peux manquer de le voir. Je ne vis pas que dans un monde d’apparences, mais je vois ce que je sais être là ; ce que je sais être là compte dans mon regard, et ce qui est là c’est bien une rivière gelée.

Le mouvement du fleuve est stoppé, figé. Je n’ai jamais vu auparavant de fleuve gelé.

Sur les rives, des arbres à la fois puissants et saccagés : les formes en sont étranges et violentées. C’est la trace du flot du fleuve au moment de la débâcle, au moment où le fleuve sort de son lit.

J’ai longé par le bas, le domaine de Polenovo. Large domaine, au contour visible à l’œil, ceint d’un petit mur de pierre. Sur sa partie versante vers la rivière, de nombreuses entrées et sorties carrossables, ainsi que de petits portillons aménagés pour les promeneurs. C’est une maison de villégiature, aménagée pour l’agrément, de l’œil mais aussi des promenades.

Cet aspect redouble une caractéristique de la maison, que Polenov voulut : les différentes pièces, au moins celles du bas et du premier étage, devaient avoir plusieurs portes. Ils n’aimaient pas les pièces d’où l’on ne pouvait sortir que par un seul endroit. Il voulait plusieurs entrées et sorties pour chacune d’elles. De même le muret d’enceinte est-il percé de multiples passages. Image du confort. On n’est ni enfermé, ni complètement ouvert ; le monde n’est pas hostile et si l’on y dessine un lieu, c’est sans s’y enfermer. Le lieu n’est pas magistral. C’est un lieu de bourgeois cultivé, un lieu apaisé et serein. Une grande maison, aux recoins multiples, avec de nombreuses fenêtres et des terrasses. (la maison, et plus généralement le lieu, est une pièce centrale de tout paysage en peinture, et particulièrement pour ce que l’on nomme la paysage russe du 19 ème siècle ; avec les chemins ; avec l’immensité. 3 éléments essentiels ; j’en parlerai)

Je partage ce goût pour une maison où l’on peut entrer par différents endroits, autant que sortir. A la fois recueillie et ouverte. Un point de vue, comme on dit et ce que garantit un point de vue, un beau point de vue, c’est que vous êtes à la place où il faut être. Pas la peine de bouger, pas la peine d’aller voir ailleurs. On lève son visage, on retrouve le paysage aimé, et ainsi on est heureux d’être là. (C’est là une impression que je dois à Stéphanie, mon épouse, lorsqu’elle parle de notre maison).

C’est ce que Gontcharov avait déjà noté pour sa part, révélant ainsi un aspect important du goût russe pour les paysages : « l’Eden s’était ouvert à lui dans ce petit coin d’où on l’avait retiré lorsqu’il était enfant. Quelle vue de tous côtés – chaque fenêtre était le cadre de son propre tableau ! D’un côté la Volga, ses rives escarpées et ses lointains, de l’autre les vastes champs, les précipices et tout cela se mouvant dans un lointain de montagnes bleuissantes. D’un troisième côté, on voyait les hameaux, les villages et une partie de la ville. Un air frais rafraîchissant, comme le frisson tonique qui vous parcourt le corps après un bain d’été. Tout autour de la maison, ce n’étaient que paysages, air, champs, jardins » (La falaise, première partie). (A noter, l’intrusion de l’air, *i.e.* de l’espace : le ciel, l’infini).

Polenov s’est installé ici. Il a fait son paysage, il l’a tracé sur cet espace blanc, il l’a construit. Il l’a tracé définitivement (Dogen). Il m’est difficile de ne pas mettre cela en rapport avec le fait qu’à partir des années 90 il commença à moins peindre et me semble-t-il aussi à peindre moins de paysage. Il avait le sien, pourrait-on avancer, trop beau. Et puis bien sûr il devait s’occuper du domaine ; non seulement s’en occuper, mais construire les autres bâtiments auxquels il songeait, en particulier cette cour qu’il fait à côté de sa propre maison : 4 ou 5 bâtiments tout simple, qui font une cour. Et puis encore son atelier ; et puis encore ses engagements dans l’école.

29.01.2015

Tout est fixe ici.

La maison où je suis, nommée « la maison des maîtres », ou des résidents, fait partie de l’ensemble du domaine. Elle est un peu en dehors, approximativement à 500 m, de l’ensemble constitué des bâtiments principaux: la grande maison construite par le peintre, et les quelques demeures d’habitation qui l’entourent, et où vivent aujourd’hui quelques uns de ses descendants qui entretiennent et font vivre le domaine, le musée et les activités diverses qui lui sont liées.

D’un côté il y a un bois, de pins et de sapins mélangés, plus d’autres essences d’arbre, des bouleaux entre autres. De l’autre côté il y a l’ouverture vers la plaine, qui se perd dans les lointains, et avec tout de suite en bas l’Oka gelée.

Mais tout est fixe. Pas de vent depuis que je suis là. Seulement la neige qui tombe très légèrement, qui recouvre tout, et puis les arbres réduits pour le principal à leur tronc. Pour les pins, mais pas pour les hêtres, l’écorce se fait progressivement, en partant du bas ; si bien qu’une couleur rouge apparaît, à partir du premier tiers. Je n’ai jamais vu cela ailleurs. J’imagine que le froid y est pour quelque chose. Les bouleaux ne semblent pas avoir de problème : leur légèreté, leur vigueur plastique, leur écorce beaucoup moins épaisse.

Pas de vent, un peu de neige qui tombe, les lignes enchevêtrées des arbres sur le sol blanc, l’Oka gelée : tout est fixe. Rien ou si peu ne bouge. Et lorsque c’est un oiseau, ou un pic-vert qui cogne à son arbre, c’est parfaitement distinct. Quel plaisir, quelle paix.

Je ne peux le nier, cette fixité, au moins pour l’instant, me plaît. Qu’est-ce donc que j’y trouve ?

Je n’ai pas devant moi une réalité toujours en mouvement, et je n’ai pas plus à participer et à entrer dans un quelconque mouvement. En un sens, je suis retiré du monde de l’activité, du monde de l’activité à plusieurs, où j’ai si souvent l’impression de me perdre, où il faut constamment, et sans que les résultats soient garantis d’une quelconque façon, se battre pour faire valoir sa propre action ou ses propres intentions. Fatigue. Le monde de l’activité n’est pas ou n’est plus un monde ordonné ; du fait même qu’il est à plusieurs et que la hiérarchie ne le gouverne ou ne le maintient plus, qu’il n’y a plus de naturalité de la hiérarchie, il est un monde difficile, désordonné, où comme on dit rien n’est acquis jamais, où toute position demeure précaire, où il faut peut-être bâtir son lieu. Il n’est même plus un monde où il soit loisible à chacun de faire ce qu’il a à faire, ce qu’il sait faire : il nous faut rendre compte, non pas simplement au sens de dire ce que l’on fait, mais au sens où il nous faut dire en quoi ce que nous faisons répond bien à des questions et des problèmes qui ne sont pas forcément les nôtres.

Aussi j’aime bien cette fixité aérée ; sans doute que cela me repose. Je ne suis plus, comme dit Montaigne, dans la presse de la foule, dans la presse de la Cour du roi où, on l’imagine, les intrigues, les actions diverses et multiples pouvaient surgir à tout instant. C’est là une première raison, toute négative.

Mais aussi je crois qu’il y en a une autre. C’est que comme on dit, cette fixité m’incite à revenir à moi-même, en moi-même. Mais qu’est-ce donc qui est dit par là ? Revenir à soi-même c’est revenir à ses fins propres et ne plus tant être dans le mouvement, toujours réagissant, plus ou moins vite, plus ou moins bien, aux mouvements des autres, aux commandes des uns et des autres, mais pouvoir stabiliser ses propres fins et, par suite, dire ou faire ce que l’on pense devoir faire, ou pense devoir dire. Le problème du social n’est pas tant le mouvement que le mouvement réactif, *i.e.* ce ou ces mouvements rapides que nous croyons nôtres et qui ne sont que la succession des choses que nous recevons ou infligeons. Un peu comme dans les autos tamponneuses de l’enfance où, ballottés et secoués de tous les côtés, nous nous efforçons soit d’éviter les chocs, soit encore d’en donner de précis, et assurément nous prenons un plaisir très fort à ces altercations.

Excitation, jeu.

Peut-être que pour beaucoup la vie adulte est ainsi et, indéniablement, on peut être repris par le goût de ce jeu. Certaines séries TV en donnent l’image. Et elle est indéniablement excitante. Ca part de tous les côtés, des renversements de situation sont toujours possible, aucune situation n’est acquise, priorité et valeur de ceux qui savent le mieux rebondir.

Et alors moi j’aime cette paix et cette fixité que j’ai devant moi, car elle me dit clairement que ce jeu humain n’est nullement le jeu de la nature, qu’il est même son ignorance et sa méconnaissance et quelque chose comme une incroyable forfanterie de l’humain prenant son monde pour le monde, incapable de respecter d’autres rythmes que les siens, et surtout ignorants de ces rythmes. Elle me dit ainsi qu’il n’y a pas que nous et que ce que nous appelons nature se moque de nos affairements.

En regard de la nature cet affairement est ridicule. Ce n’est même plus le moment de fête, ce n’est même plus un moment d’improvisation de musiciens, qui se répondent, c’est le social dans son ensemble qui se prend pour le monde et veut à chaque instant la fête.

Tolstoï, pour sa part, et très tôt, avait dit ce contraste et proféré cette accusation morale de la ville : aux bruits « tonitruants du quotidien, au « souffle mortel des villes et leurs ignobles affaires humaines », il opposait, « le matin de printemps, la beauté du monde créée par Dieu, donnée pour le bien de toutes créatures, une beauté qui dispose à la paix, à la concordance, et à l’amour » (Résurrection).

Youri, le jeune graphiste et webmaster qui travaille au domaine, que je vais rencontrer bientôt, me dit que quant à lui il aime bien passer 2 jours à Moscou et le reste de la semaine ici. Il a une maison pas loin, où il vit avec son père, où il est né, et dans un village où il a des amis. Il aime donc bien ce rythme alterné, et choisit de vivre ainsi. Certainement que tous ne peuvent le faire. Mais je crois que Youri a raison contre Tolstoï : notre problème n’est plus d’opposer une nature divine- naturelle aux villes et à la civilisation. De plus en plus de gens vivent désormais en milieu urbain.

Et puis cette fixité, cette pétrification, je ne puis la détacher de ce qu’elle annonce. Viendra le printemps, viendra le renouveau, c’est certain. Tout est recouvert, la terre se prépare, se repose, se nettoie de ses impuretés. Certitude du renouveau, d’autant plus certaine qu’on l’aura attendu. Il y a de la réjouissance à attendre, il y a de la joie à attendre, une joie tranquille pleine d’espérance. Les Russes, doivent avoir une certaine idée du renouveau. Jours de fêtes, où l’on voit les jeunes pousses.

Et je ne sais si c’est une confirmation ou non, mais Polenov choisit pour son emblème, le motif suivant : un vieux tronc d’arbre coupé, auprès duquel de jeunes rameaux poussent déjà. Il ne me semble pas avoir vu cette image fréquemment en France. Souvent plutôt, pour penser le rapport des générations entre elles, l’image du nain monté sur des épaules de géants. Mais l’image de Polenov dit bien autre chose : des arbres coupés, certes, mais des jeunes repousses qui puisent aux racines et font leur chemin. L’important, pour des arbustes, pour les repousses, est le système de racines. Système souterrain. (Le talent pédagogique de Polenov ; son talent et son goût même. Cette image du chêne coupé au pied duquel de jeunes pousses se développent, - et dans son cas elles auront nom Levitan et quelques autres - est-elle une façon aussi de se désigner lui-même ? Ce n’est pas impossible)

Dans la psychologie de Vygotsky on trouve cette image assez forte qui est le germe de certains de ces concepts essentiels. Quel est le problème de l’évaluation ? Il est celui-là même du jardinier qui fait l’évaluation de son jardin en hiver. Il n’y a rien, tout est recouvert, et pourtant, il doit savoir, il doit pouvoir anticiper, il doit espérer que sous cette glaciation, quelque chose renaisse. Etre attentif aux signes du développement. Comment ? (A cette question Il répondra par la fameuse zone proximale de développement). De fait, chaque année, le printemps magnifique revient.

Est-ce là encore une image « russe », si quelque chose de tel a un sens ? Et comment puis-je confirmer ce genre d’intuition ? Comment confirmer que dans la pensée russe, ces images du renouveau portent la pensée ?

30.01.

Je suis parti me promener en dehors du domaine. A sa sortie, j’ai pris la route vers la gauche, qui me mène à la petite église visitée l’autre jour avec Sergueï, Ludmila, et Andreï.

Sur la route. Les habituelles frayeurs. Un ou deux camions qui passent dans les traces laissées par les autres véhicules. Je m’écarte. Et s’ils s’arrêtaient ? S’ils me demandaient ce que je fais là ? Deux chiens qui aboient, passent la barrière, et se précipitent vers moi. Les calmer, les tranquilliser. Ce que je fais, sans être sûr de savoir à quel chien j’ai affaire. J’ai dû faire ce qu’il fallait : voilà que devant moi ils se montent l’un l’autre dessus. Cela va.

Je suis toujours embarrassé devant les églises ; je ne sais trop ce qu’il y a à voir. Celle-ci est certes jolie, bien élancée et petite. A l’intérieur des icônes, en bois, en métal, et même en tissu. Le châle de Marie, qui recouvre et protège les hommes.

Mais ces lieux ne me parlent guère, aussi ne puis-je décider s’ils sont beaux ou non, ou si je m’y plais. Des formes comme telles, même gracieuses, ne nous touchent pas. Et il y aurait quelque chose d’absurde à le penser, comme si l’on devait s’intéresser aux seules formes, partout, toujours, indépendamment de la vie locale qu’elles ont.

A un moment, je me souviens avoir vu, dans la maison de Polenov, la photo d’un mariage qui se situait dans cette église. Et je me dis alors que c’est une tout autre et vraie notion de beauté que cette église a pour eux. Elle charrie des souvenirs, elle charrie des moments de fête, elle charrie des moments de douleurs, elle les charrie et les rassemble surtout. Alors oui, je peux bien comprendre ce que pourrait vouloir dire pour eux, aimer cette église. Et sans doute faut-il qu’elle soit belle, et plus exactement que dans sa forme même à la fois elle rassemble et élève ; qu’elle porte autrement dit. Solide et légère.

Sergueï me dit qu’il a contribué à la restauration de cette église. Il est venu ici régulièrement depuis la fin de son adolescence dans les années 70. Le père de Natalya, le petit fils de Polenov, avait sollicité des étudiants pour qu’ils participent à cette restauration. C’est ce que fit Sergueï, et depuis il est revenu ici régulièrement. Il est attaché à ce lieu et aime les gens d’ici.

Je peux ainsi comprendre, mais pour ce qui me concerne, et puisque les églises ne sont plus des lieux où je passe, où je vais, où je passe et vais avec d’autres, il y a quelque chose d’absurde à penser que je devrais les trouver belles. Simple indifférence.

Il me faudrait d’abord pouvoir investir ces lieux.

Je l’ai fait en marchant, et ma première promenade s’est dirigée vers cette église. Sans elle, je n’aurais su où aller. Elle fait site ainsi. Et des sites il n’y en pas énormément. C’est peut-être une première façon de m’y attacher. Et puis il y a un petit cimetière derrière cette église, dominant l’Oka. Des gens, des gens morts, sur la tombe desquels toutefois les habitants de cette région viennent mettre un peu de nourriture et des petits verres de vodka. La relation aux morts, semble être ici un peu vive.

Le long de la route, sur la droite, de larges étendues, entourées de bois, qui ne semblent pas être cultivées. Les terres d’un ancien kolkhoze, me dit Sergueï, comme si cela expliquait l’abandon où elles semblent se trouver. (toujours ce rapport difficile à « *l’héritage soviétique* ». Y eut-il même un héritage, *i.e.* quelque chose qui non seulement s’impose contre soi mais que l’on veuille reprendre ? Il semble que non pour l’instant).

Toutefois, ce point me sera confirmé par Youri : ce sont bien d’anciennes terres collectives ; elles sont maintenant la propriété de quelques particuliers. Mais ceux-ci jugent qu’ils font une meilleure affaire en en vendant quelques petites parcelles pour y construire des maisons. Il ajoute même que le métier ou la patience, ou le souhait même de cultiver s’est éteint. Plus personne ne voudrait ou ne veut en tout cas cultiver ces champs, investir quelque chose, du moins ici. Il le déplore, il trouve normal mon premier étonnement : pourquoi de si larges champs abandonnés ? Lui-même a une trentaine d’années, et n’a pas vécu sous le régime communiste.

A gauche, et toujours dans un terrain un peu indistinct, quelques hameaux, tous entourés de barrières légères en bois ou métal. Quelle en est la signification ? Se protéger des bêtes ? Marquer une propriété, au moins collective, puisqu’il y a plusieurs maisons à chaque fois ?

Un camp de pionniers, où de nombreux enfants viennent pendant le printemps et l’été. Maintenant il est désert. Neige blanche sur quelque balançoire et sur des maisons pour enfants.

Mais ces éléments de paysage me libèrent du goût si français des délimitations et des propriétés. Ici, pas de barbelés, pas plus de haies faites de la même essence d’arbustes, et souvent encore redoublée de grillage. Non ; des champs vastes, et donc abandonnés, des hameaux entourés d’une barrière, mais tout le hameau. Quelques arbres, beaucoup d’arbres même, mais pas alignés, ne faisant pas un mur d’arbustes plein. L’espace ne me semble pas dans son entier quadrillé, de part en part quadrillé. Mais ce qu’il y a plutôt, ce sont de vastes espaces et, comme posées ici et là, quelques délimitations. Cela m’avait déjà frappé au Brésil : de larges espaces informels, dont on ne sait où ils s’arrêtent et commencent, et puis, posés ici ou là, des espaces villageois limités. Le sentiment même d’espace libre, ouvert, n’en est qu’accru : les villages flottent sur quelque chose, la terre, et je crois à nouveau que ce sentiment de flotter légèrement sur une terre vaste, de ne pas être planté, est une part importante du « paysage russe ». Gogol le dit ainsi : ***(citation ?)***

(Les gens)

Youri. C’est un jeune homme tout droit. Aux premiers abord. Une petite barbe accentue sa droiture, ainsi que les mains plantées dans les poches de sa longue parka.

Mais après, il se montre très ouvert, vif, intéressé, n’hésitant à parler de lui et de ce qu’il aime. Son sérieux demeure, mais s’anime.

Il me dit que lors de son séjour à Paris, la première chose qui l’a frappé, par contraste j’imagine, était le caractère aimable des Français. (Voir sur ce point ce que je dis plus loin du sourire). Pour ma part, j’avais eu la même impression à New York ! Je crois donc que ce sentiment est relatif et qu’il traduit simplement peut être l’ennui que nous avons de nos nationaux, auxquels nous sommes habitués pensons nous. Il est difficile lorsque l’on est Français, de redécouvrir les Français. Au moins ne faut-il pas confondre ce sentiment avec la réalité.

Je vais déjeuner avec lui ce samedi ; il m’emmène au café qui est ouvert pour le W-E.

Je déjeunerai avec lui plus tard. Je constate que c’est avec mon fils qu’il trouverait plus d’occasions d’échange. La musique, les possibilités de montage qu’offrent aujourd’hui les logiciels informatiques.

Je l’aime bien. Je ne sais pas ce qu’il fera, mais je le sens plein du désir d’explorer, les villes, le monde. Il me parle de son souhait de faire des photos de villes sans habitants ; juste le minéral, avec peut-être des gens, mais qui « vont bien » dans ce minéral. Je pense à Levitan, qui inscrit peu de gens dans ses peintures de paysages.

Le 31.01. 2015

Depuis deux jours le temps s’est radouci et la température est proche de zéro. L’eau coule un peu des toits, et surtout sur les routes que les chasse-neige avaient dégagées. De la glace se forme. Je marche plus difficilement, et tout le monde marche sur le bord, là où la neige a encore tenu.

Bien sûr je ne manque pas de m’amuser, en m’essayant à marcher sur la glace. Mon pied part en avant, ma jambe le suit, mon bras se lève. Cela m’amuse. Ce ne sera plus possible pour moi bientôt j’imagine.

Mais lorsque je croise des visiteurs dans le domaine (c’est dimanche aujourd’hui et il y en a quelques uns) j’arrête ce jeu. Une chose est de prendre plaisir à jouer pour soi, à faire le guignol sur la glace, à se rappeler Charlie Chaplin, autre chose est de se donner en spectacle. Pour cela, il faudrait que je sois un as de la glissade, ce qui n’est pas le cas.

A un moment, la tentation de faire le guignol devant d’autres  m’a bien effleuré l’esprit : ces hommes russes, avec leur courte ou grande barbe, me semblent si sérieux ; leur haute stature de sage, ou leurs gros ventre d’hommes bien portants. Moi qui suis imberbe et pas si gros. C’est toujours ce genre de spectacle du sérieux qui me porte à faire le guignol. Mais je ne succombe pas à la tentation, je n’y succombe plus devrais-je dire : je crois qu’elle est fausse. Si longtemps le sérieux des hommes m’a impressionné et dérangé, si je n’avais pas d’autre stratégie que de faire un peu le guignol devant eux et de partir en vrille, c’est terminé, je crois. Ils ne sont pas toujours, et en toute occasion ainsi, loin de là. Et puis pourquoi rendre les Français ridicules ? Ne suis-je pas aussi responsable de notre image ? Et surtout, le sérieux que je veux critiquer et qui me pèse ne tient pas forcément à la posture ou à la pose ; il est plus profond et épais que cela et ce n’est pas en faisant le guignol que je puis le combattre (sauf à être un as du guignol, ce qui est tout autre chose). (La fantaisie dont je fais preuve dans ce journal est plus solide). Alors je marche comme tout le monde, et dis bonjour et souris à l’occasion.

L’OKA a ainsi changé, et je m’y rends comme à mon habitude maintenant. Il n’y a plus de neige, plus de blanc, mais un mixte de glace encore et d’un peu d’eau, où le ciel se reflète. C’est massivement gris, parfois des espaces de bleus. J’aime cette soudaine variation, que je n’imaginais pas : il n’y a pas que la blancheur, mais dans l’hiver, dans la saison d’hiver où tout me semblait pétrifié et blanc, il y a aussi la glace.

Le fleuve ne reprend pas vie pour autant, sauf à un endroit où la trouée d’eau est un peu plus grande : alors je vois le courant se former, et disparaître ensuite. Mais tout cela n’a encore rien à voir avec ce que sera plus tard le dégel global, lorsque toute la neige, de tous les pays en amont, commencera à fondre et que le fleuve montera, prendra sa puissance. J’espère que je serai là pour voir ce spectacle.

J’ai longé l’OKA et, après une petite marche, je me suis trouvé au pied de la colline où se trouvent l’église et son cimetière. Il y a donc un plus court chemin que par la route, et ce chemin est praticable. Etonnement, étonnement que l’espace ou plus précisément les chemins, se retrouvent.

Suis monté sur le haut de la colline pour me retrouver au bas du cimetière. Et ce que je n’avais pas vu l’autre fois, m’a frappé : toutes les tombes avec de belles fleurs artificielles, manifestement neuves pour beaucoup d’entre elles et très colorées. Une tombe manifestement d’enfants, où ont été déposés, non pas un jouet, non pas trois ou quatre, mais bien une vingtaine, gros et petits. Un camion en plastique jaune, un ballon vert et jaune, de multiples petites voitures. Un garçon, mort jeune, un petit garçon. Est-ce que je comprends que l’on veuille mette là ses jouets ? Que ce soit sa chambre, et son lieu, car nous ne sommes pas des gens désincarnés, de pures personnes ; nous sommes notre chambre, nous sommes ces objets que nous aimons ; il jouait avec cela, et ces jeux sont lui. Voilà que je voudrais le réveiller !

Et pourquoi des fleurs, pleines de couleurs, et manifestement changées ? Que symbolisent les fleurs, que disent-elles ? Ephémères ? Colorées ? Se balançant doucement en haut de leur tige ? Le jeu qu’il ou elle fut ? Je ne sais pas.

2.02.

La glace hier s’est installée sur les chemins, et il devient périlleux de s’y aventurer. J’y ai un peu marché cependant. Les moindres petites buttes de terrain devenaient des obstacles infranchissables.

Dans l’après midi, de ma fenêtre, je vois un couple avec un très jeune enfant. La femme prend une petite luge en plastique, et glisse sur le chemin glacé en pente. Rires, chutes.

C’est comme s’ils m’avaient dérangé en fait, et je n’ai pas participé à leur joie. Plutôt le contraire : que venait-il faire là, à déranger mon spectacle, à déranger la solitude et la paix, et à me faire voir que la glace peut être une source de jeu.

Aujourd’hui il neige abondamment, et la glace se recouvre. Je ne serai sans doute pas dérangé.

Est-il possible alors que ce que « j’aime » dans ce paysage soit l’absence d’humain ? Que venaient-ils faire ici ? De quel droit passaient-ils sous mes fenêtres et jouaient-ils sur mon paysage ou sur ma vue ? La neige va tout supprimer. Il n’y aura plus que l’espace blanc sans personne. Je ne veux pas être dérangé. Je n’ai aucune envie de me plaire à ces jeux. J’avais fait mon lieu, où je pensais être seul, pouvoir être enfin seul. Peut-être bien que cette scène peut sembler sympathique : un couple, un enfant, une jeune femme gaie, le père portant avec son fils une grosse bûche. Mais elle me dérange et je lui oppose mon regard, ma vue, mon espace.

Je n’ai pas à apprécier, même les choses sympathiques. Parfois nous tenons à ne pas être dérangés, sans raison, sans de bonnes raisons, et nous n’aimons pas que l’on nous rappelle à l’intérêt, l’innocence, la beauté de tel ou tel spectacle. Nous sommes à ce que nous faisons, nous nous sommes installés.

Nous pouvons rarement dire : ici c’est chez moi ; constamment d’autres individus passent par là ; nous sommes polis alors, contre ce que nous voudrions. Ou bien nous grognons et signifions à ceux qui passent qu’ils sont de trop et nous dérangent. L’ours, qui dit et signifie : passe au loin. Allez jouer plus loin, comme disent les adultes aux enfants. Aucun jugement sur l’activité n’est portée par là, sinon qu’elle vous dérange.

(le renfrogné, le souriant)

Les hommes russes ne sourient pas ; ou plutôt ils ne sourient pas communément. Parfois, et à telle occasion, leur visage s’illumine, mais c’est autre chose. Comme le note Alla Sergueeva, dans son livre *Qui sont les Russes* ? : « Les Russes sourient peu et leurs visages dans la foule sont concentrés, renfrognés, comme renfermés sur eux-mêmes. (….) Les Français en souffrent particulièrement. (…) Le visage des Russes s’illuminent rarement d’un sourire : c’est qu’il est mal vu de sourire à des inconnus dans la rue et pour eux un sourire ou une gaieté superflus apparaissent comme quelque chose de louche, pas loin d’une certaine bêtise. (…) *Le sourire pour eux n’a rien à voir avec l’étiquette*», souligne-t-elle. Il n’y a donc pas de nécessité, pour eux, de paraître avenant. Et je le remarque bien ce matin. Il y a des ouvriers dans la maison ; je suis descendu pour sortir 5 minutes, je les croise : pas un sourire, pas même un regard tourné vers moi, je passe parmi eux, comme si je n’étais pas là et que je les dérangeais.

Etre renfrogné, renfermé, au quotidien. Pourquoi pas ? Ne pas se sentir obligé d’arborer un visage avenant. Nous n’avons pas à paraître ouvert. Nous le sommes, à l’occasion.

Peut être vais-je apprendre, en Russie, cette « impolitesse », et j’en serais bien heureux. Il y a des temps pour tout. Cela, manifestement, ne nuit pas à la relation. Et on peut même aller plus loin en disant que le sourire conventionnel qui est critiqué ici n’est jamais ce qui permet la relation. Celle-ci se fait sur d’autres bases : un type de corps ou de mouvement, un type de voix, un type de pensée. Elle est ainsi singulière.

Reste la question suivante : je n’ai pas à devenir russe sur ce point et à faire le renfrogné. Les Russes eux-mêmes ne le comprendraient pas, car je suis pour eux un étranger. L’adaptation ne peut avoir ce sens là. Et je n’ai pas forcément à refouler ma politesse française, mon sourire, et l’aspect avenant. Il faut composer. Mais composer, ne veut pas du tout dire équilibrer un peu des deux. Je crois plutôt qu’il me faut affirmer cet aspect, c’est-à-dire le savoir comme tel. Non, il n’est pas forcément louche, il n’est pas simplement une politesse extérieure qui n’engagerait à rien ; il n’est pas louche non plus ; il n’ignore pas plus que les relations se nouent autrement. Il n’est pas naïf autrement-dit. Je peux aussi être renfrogné. Il n’est pas gentillesse un peu passive et craintive. Il est mon apparence, plus ensoleillée, plus bourgeoise, plus civile. Il est le reflet d’un monde où j’ai vécu, d’un paysage différent, peut-être moins dur, moins hostile.

Deleuze et Guattari écrivent:

De façon assez étonnante, ils en font une première fonction de l’art. Etre un artiste, c’est d’abord se tailler un espace à soi, et l’œuvre est elle-même, dans son premier sens, cet espace à soi. Il ne s’agit donc pas seulement de dire qu’il faut que l’écrivain ait un espace à lui, protégé, etc., l’œuvre elle-même est cet espace propre. Création de concept : une marque de fabrique. C’est mon concept.

Ce premier moment n’est pas pour eux exactement le premier moment : il s’enlève plutôt sur autre chose, le chaos et l’expérience du chaos. L’expérience créatrice est forcément ramener quelque chose du chaos. Elle commence par là.

mercredi 4 février

Je relis Dostoïevski en ce moment et j’admire pour finir sa force et sa résolution. Pas de nature chez lui, pas de belle nature, mais la concentration sur ce que l’on peut appeler le cœur humain et les monstruosités de ses méandres. Sa cruauté, sa honte, son orgueil, sa violence, sa bêtise. J’imagine que la question de la beauté de la nature devait lui sembler parfaitement vaine et illusoire (même si apparemment il crut que la beauté pouvait sauver le monde, avec certes aussi le Christ. Poids ici, et sans doute dans toute la tradition russe, des images du Christ). Il y a chez lui et pour lui des choses bien plus réelles, qui tournent autour de l’amour, de sa possibilité ou non ; de l’innocence ; de « l’incompréhensible beauté et demande féminine », de la difficulté d’agir dans le monde ; qui poussent l’analyse très loin de ce cœur humain si énigmatique et monstrueux et sa façon toute particulière d’agir vers les autres ses contradictions ou impuissances internes. Et bien sûr Tchékhov est pareil. Ce sur quoi il se centre c’est notre vague à l’âme et notre tristesse ; nos impossibilités d’agir, notre souhait d’agir, nos remords tranquilles pour finir de n’avoir pas agi.

Cette littérature donne une leçon d’impuissance ; je veux dire qu’elle nous montre comment habiter l’impuissance d’agir autant que l’impuissance d’être, comme si c’était bien là ce que nous faisons et sommes.

Et tout cela me fut compréhensible, très tôt. Ce qui veut dire que j’en savais quelque chose et que j’en sais quelque chose.

Je n’ai peut-être pas à me rassurer au fait que certaines œuvres ont su mener cet affrontement, et dès lors le tenir pour acquis, Il faut d’une façon ou d’une autre que je puisse aussi y entrer et le mener à mon tour. A moins de cela, la tristesse reste en moi et demeure seulement refoulée. Et donc parle à sa façon, ne cesse d’agir, à l’improviste et contre moi. De là une deuxième tristesse plus forte, et qui tient à la perception que ce que l’on voulait tenir loin de soi, eh bien, c’est toujours là, malgré soi. Redoublement d’impuissance, tristesse seconde. Et c’est sans doute contre cette seconde tristesse que nous pouvons lutter ; même pas lutter, mais simplement nous en dispenser. Je n’ai pas forcément à rougir de l’étrangeté en moi.

(Je ne voudrais pas forcément impliquer dans cette notion de refoulement que j’utilise ainsi tout l’appareil freudien. Il me semble plutôt que la notion dit quelque chose de l’expérience même, ou dit une expérience spécifique qui est celle-ci : le retour, malgré soi, de ce que l’on a pensé pouvoir écarter. Il y a une part de mon intériorité dont je ne veux rien savoir, et cela alors même que je suis tout à fait capable d’apprécier ceux qui en parlent. Et de connaître leurs œuvres. Mais tout se passe comme si cette connaissance de ces œuvres avait fonctionné comme une façon de mettre la question au vestiaire : je peux l’accrocher là et continuer d’aller au spectacle. Mais la question me concerne, ou me rattrape.

05.02

Promenade en voiture aujourd’hui vers deux lieux. Avec Natalya, la mère de la Natalya qui vit en France et qui est mon amie. Avec Galina, une guide à nouveau, qui fera la traduction pour moi. Elle est aujourd’hui guide à ses heures, en lien avec l’Université de Toula. Avec Andreï, et un homme que je ne connais pas, et qui sert de chauffeur à Natalya (peut-être est-ce le mari de Vera).

Je pensais progresser doucement vers ma connaissance de la Russie, et voilà que je la prends en pleine figure. Car c’est bien de cela qu’il s’agit pour moi me semble-t-il. Il ne s’agit plus de simplement comprendre, de s’efforcer de gentiment comprendre, pas à pas, sereinement et comme si l’on pouvait s’assurer de la chose même. Car derrière cette patience, il y a l’assurance que l’on viendra à bout de tout ou que tout est à la mesure de l’esprit.

Mais justement il s’agit d’autre chose. Ce que vous cherchiez vous semble là devant vous vous, le vivez, et voilà tout. Plus de doute. C’est bien les Russes et j’en suis ! Ils ont bien voulu m’ouvrir leur porte, j’ai été à leur table. Au moins un moment.

Car il s’agit de cela, d’un repas partagé, comme mon premier repas avec Sergueï et Nina, et son mari. Mais cette fois-ci ce fut autre chose.

Cela avait commencé par deux visites, et même trois.

Et il me faut souligner la gentillesse de mes hôtes, et particulièrement Natalya, qui tous prenaient leur temps pour me conduire. Don. Don qu’il me faudra honorer, dont il me faudra montrer qu’il n’est pas vain et que je suis à sa hauteur.

Je n’ai nullement envie que l’on dise de moi que je suis quelqu’un de gentil et d’aimable. Et pourquoi donc n’aurais-je pas quelque chose à donner, dont il faut que je sois le responsable. Et si ce n’est pas tel ou tel savoir dont je serai le spécialiste, chose dont je me suis toujours tenu éloigné, c’est quoi alors, c’est de quoi dont je peux et veux être responsable ? Il est essentiel que cela soit visible et je verrai bien, à la fin de ce voyage, ce que j’aurais pu leur donner.

(L’amiral et l’honneur.)

D’abord, un musée qui commémore l’amiral Roudniev. La guide me montre des peintures, des objets, elle me raconte l’histoire de cet amiral qui saborda son navire (un magnifique navire, ultra moderne, acheté aux Américains). Plutôt que de laisser les japonais s’en emparer, le 27.01. 1904. Et pour lequel ensuite il y eut, en Russie, un accueil triomphal, pour lui, ses officiers, ses matelots. Nicolas II les reçut, les honora. « Mieux vaut mourir que de se rendre » ; mieux vaut garder son honneur. Le sabordage avait donc été fêté, honoré. Il est vrai qu’avant de se saborder, le navire lutta une heure contre la marine japonaise, et détruisit quelques uns de ses navires, avant d’être lui-même vaincu.

Mais alors que fêtait-on exactement aujourd’hui ?

Et, comme auparavant (voir les premiers jours), je me lassais un peu de cette visite, pour les mêmes raisons : pourquoi serais-je intéressé par tout cela que vous me montrez : ces médailles, ces objets, ces images, ces photos ? Je prenais mon mal en patience, et jouais le jeu. Elève docile, oreille docile. Mais aussi, j’entendais poser diverses questions, que j’imaginais très importantes, et beaucoup plus que le détail qui m’était raconté : « Qu’est-ce que l’on commémore et pourquoi ? Qui décida de faire ce musée ? Quand ? Quel est le sens de toute cette entreprise ? » Pressé d’en venir à ce que je pensais être l’essentiel.

Et les réponses vinrent, petit à petit. J’appris dans la suite de la visite, qu’en 1905, le même amiral, qui avait été décoré et honoré, à qui on avait confié un commandement prestigieux, refusa d’exécuter les ordres du tsar concernant la répression de la révolte (comme je le savais, en 1905 commencèrent, dans la Marine, les premiers pas de la révolution de 1917). Roudniev refusa de réprimer ses marins pour les mauvaises lectures qui étaient les leurs, j’imagine celles de la propagande communiste. La sanction fut immédiate : il fut dépossédé de son commandement, son nom fut effacé de telle ou telle plaque qui l’avait honoré dans son Ecole militaire comme un des plus excellents élèves, son fils fut obligé de quitter l’école où il se formait, il fut interdit de voir ses anciens compagnons officiers. Bref il fut chassé de l’armée, quasi excommunié pourrait-on dire. Il mourut en 1913, atteint d’une leucémie, seul, et fut enterré comme un misérable, au pied de l’église, à côté du musée.

Par la suite, *i.e*. dans le temps soviétique, un enseignant des petites écoles voulut rassembler ce qui restait de sa mémoire, les officiers de marine, en 1954, souhaitèrent l’honorer et le faire réhabiliter, et, pour finir, le gouverneur de la région de Toula, assez récemment, accepta de financer la construction du musée.

Et donc j’avais ma réponse ou du moins un début ou son commencement. Au moins, ce n’était pas un héros de l’ancien temps que l’on cherchait à valoriser, contre le régime soviétique. Mais c’est plutôt un héros ou une histoire complexe. Une certaine continuité sans doute entre l’ancien temps et le temps des soviets, et aujourd’hui, car ce héros, lui même issu d’une aristocratie militaire, avait cependant refusé de réprimer ses matelots. Il n’était pas ainsi tout à fait bien classable., Il y a aussi la question de l’honneur, comme fil, et comme indépendante des régimes, quels qu’ils soient. L’honneur qui, selon ce dicton que cita la guide, n’appartient qu’à soi : « L’âme appartient à Dieu, la vie à la patrie, le cœur à la femme, l’honneur n’appartient à personne ».

A un moment, et lorsque j’interrogeais la guide sur le sens de ce musée, je crus pouvoir dire que c’était une œuvre de réhabilitation, à l’égal de Dreyfus en France. Elle ne voulait pas de ce mot, disant qu’elle n’était qu’une petite enseignante, et qu’elle ne faisait pas de politique. Elle préférait parler de commémoration. Je compris assez vite que le terme de « réhabilitation » était bien sûr déjà « occupé » et valait surtout pour les dissidents après le régime soviétique. Mais je comprenais, et cet incident autour d’un usage de la langue, usage lourd d’histoire, me laissait penser que j’entrais là dans quelque chose de bien réel.

Pour finir, et après avoir patiemment et gentiment écouté le guide, écouté surtout Galina qui me traduisait et qui traduisait mes questions, je fus tout à fait ému de ce moment. Et je crois que cette émotion était liée aux choses suivantes.

- Certainement ce héros, et la place de l’honneur, le choix de l’honneur dans cette histoire. Loi qu’il avait reçue de son père : les trois préceptes de tout officier de marine sont : … je ne me souviens plus, sinon le dernier : « les matelots tu respecteras ! ».

Mais je le voyais, l’honneur est comme réversible, et s’il peut conduire à être honoré, il peut aussi conduire aux déshonneurs. La loi de l’honneur, qui vient des pères, est donc équivoque. L’honneur, ne conduit pas toujours aux honneurs.

- Mais aussi le fait qu’à la suite d’une certaine impatience (pourquoi me montre-t-il tout cela ? quel est le sens de toute cette affaire ? ne peut-on en venir aux questions importantes ?) la réponse me venait simplement et que celle-ci était dans la bouche de la guide. « Tout vient à point pour qui sait attendre » comme dit le dicton français. C’est le parcours qui était significatif, ou le passage d’un moment d’ennui, relié à des questions sûres d’elles-mêmes et un peu précipitées, et enfin à la compréhension de la réponse. Parcours très simple très scolaire pour finir, ou du moins tel que l’on peut le rêver pour l’école.

- Et puis, et c’est un complément du point précédent, cette équivoque sur la notion de réhabilitation, où je saisissais une différence de culture historique par un usage différent du vocabulaire.

En tout ceci il y avait une façon très ouverte, non pédagogique, aléatoire, de prendre les questions, de leur répondre telles qu’elles étaient. Faut-il expliquer ce dernier point par le fait que cette femme guide était une ancienne enseignante des écoles, et avait pris l’habitude de simplement répondre à toute question, quelle qu’elle soit, sans se préoccuper de savoir si c’est une bonne ou une mauvaise question, mais disant simplement ce qu’elle savait. Tu la poses, je te réponds, et voilà tout, et cela peut continuer. Des enfants posent des questions, on leur répond, comme on sait. Ni plus, ni moins. Cela suffit.

Un pope (extra)ordinaire.

Ensuite nous sommes allés à l’église. Une église consacrée à l’icône de la Marie de Kazan.

Le pope vient nous ouvrir ; manifestement Natalya avait été le chercher.

Il nous fait entrer.

Quelques mots sur la liste des noms de tous les marins du navire sabordé. Un câble qui fut béni. Je ne sais quelle question je pose ; je crois que je m’étonne que le musée continue ici.

Il a du repérer chez moi une forte tête, ou simplement vouloir jouer son rôle de pope auprès d’un étranger.

Il me demande si je connais Nicolaï, et je réponds que non. Et manifestement cela le surprend, l’étonne ; j’aurais dû le connaître (j’apprends ensuite que c’est un saint très célèbre et essentiel pour les orthodoxes). Il me demande si je reconnais la croix de St André. Là je dis oui.

Auparavant il m’avait demandé si j’étais catholique ou protestant. Je n’avais pas osé répondre que j’étais athée.

A un moment, il me prend les mains, que je devais avoir derrière mon dos, et me les mets le long du corps : « les Russes mettent les mains ainsi, le long du corps, et dans une église on entre les mains le long du corps, paumes vers l’avant, manifestant son ouverture et sa tranquillité ». Alors j’ai mis les mains ainsi, non sans un peu d’agacement. Je l’ai senti et je n’ai pas souhaité l’affronter d’une quelconque manière, ou simplement me mettre en face à face. Je l’ai évité, et je crois qu’il l’a compris.

Ainsi les Russes marchent comme des ours, les bras ballants, et il est certain que c’est une autre façon d’être. (J’ai essayé ; ce n’est pas mal après tout, et cela dégage, pour moi-même, une certaine tranquillité et une certaine force, une certaine bonhomie !).

Je sais bien que parfois on peut avoir dans l’idée que tout tient au corps. « Priez et vous croirez » comme disait Pascal si je ne me trompe pas. Et je veux bien aussi que l’on se tienne paumes ouvertes, en signe d’accueil, et pas seulement dans les églises, mais partout, devant les arbres et les oiseaux, devant les humains. Pourquoi pas ? Ce qui n’est pas facile. (Aliocha, le tsarets).

L’important n’est pas là, mais dans la tenue, la posture.

Pourquoi suis-je athée ? Indifférent, si l’on peut dire une telle chose ? Peut-être parce que j’ignore cette expérience de la tenue du corps, cette exigence d’avoir à prendre une certaine pose, bien droite, ferme, et ainsi m’avancer comme cela. Mon esprit compte beaucoup plus, ainsi que le corps érotique qui et tout autre, moins fixe, plus souple, plus inquiet aussi, plus traversé.

A la fin, il m’a demandé mon âge ; il aurait pu être mon père dit-il.

Il m’a un peu parlé de l’église, expliqué par quel miracle l’icône centrale était arrivée là, refaisant une histoire où il était difficile de démêler l’imaginaire et le réel. La rencontre n’eut pas lieu et je l’ai sans doute autant agacé qu’il m’a agacé. Mais qu’avait-il donc vu en moi ?

Cette façon d’entrer directement en matière, physiquement, de vous sermonner et de vous toucher, de s’emparer de votre être, de vous donner la bonne position, de vous questionner de telle façon que l’on sente ses torts, me rappelle certains prêtres de mon enfance et sans doute d’autres hommes de conviction. Vous mettre droit, vous mettre dans le bon chemin, cela commence par la bonne position. Cela me rappelle aussi tel ou tel professeur de boxe, de danse, de je ne sais quoi : tenez la bonne position. S’il y a quelque chose dans ma vie qui m’a été toujours un peu étranger, c’est je crois cela : tenez, prenez la bonne position. Même enfant déjà sans doute cela m’ennuyait et je ne sentais là que de l’amour mal placé. « Tiens-toi droit ! » « Non ». J’ai alors eu ce qui était attendu : la courbure, le difforme, le sans forme. Mais le jeu aussi, l’invention, les surprises.

Galina me dit que c’est sur le tard que cet homme devint pope. Il perdit son fils, il y a longtemps et depuis lors semble-t-il il a consacré toute son énergie à la restauration d’églises. Il en est à sa cinquième me dit-elle.

Cela ne me semble pas une excuse. En revanche, le fait qu’il ait été dérangé, ou que Natalya lui ait demandé d’ouvrir son église pour un étranger, un Français venu de loin, à savoir moi, l’est peut-être. Qu’a-t-il à faire avec un Français agnostique, et pourquoi perdre son temps avec un tel individu ?

((Intermède : Mitia Karamazov)

Ivan Karamazov, dans un dialogue avec son frère Aliocha : « Sais tu ce que je me disais, tout à l’heure : si je n’avais plus foi en la vie, si je doutais d’une femme aimée, persuadé au contraire que tout n’est que chaos infernal et maudit – et fussé-je en proie aux horreurs de la désillusion- même alors je voudrais vivre quand même. Après avoir goûté à la coupe enchantée, je ne la quitterai qu’une fois vidée. D’ailleurs, vers trente ans, il se peut que je la regrette, même inachevée, et j’irai je ne sais où. Mais jusqu’à trente ans, j’en ai la certitude, ma jeunesse triomphera de tout, désenchantement, dégoût de vivre, etc. Souvent je me suis demandé s’il y avait au monde un désespoir capable de vaincre en moi ce furieux appétit de vivre, inconvenant peut-être, et je pense qu’il n’existe pas, avant mes trente ans tout du moins. Cette soif de vivre, certains moralistes morveux et poitrinaires la traitent de vile, surtout les poètes. Il est vrai que c’est un trait caractéristique des Karamazov, cette soif de vivre à tout prix ; elle se retrouve en toi, mais pourquoi serait-elle vile ? Il y a encore beaucoup de forces centripètes sur notre planète Aliocha. On veut vivre, et je vis, même en dépit de la logique. Je ne crois pas à l’ordre universel, soit ; mais j’aime les tendres pousses au printemps, le ciel bleu, j’aime certaines gens sans savoir pourquoi. J’aime l’héroïsme, auquel j’ai cessé de croire depuis longtemps, mais que je vénère par habitude. Voilà que l’on t’apporte la soupe au poisson, bon appétit ; elle est excellente, on la prépare bien ici. Je veux voyager en Europe Aliocha. Je sais que je n’y trouverai qu’un cimetière, mais combien cher ! ».)

(Un homme du 18ème siècle)

Ensuite nous avons visité, même pas les restes, car la maison originaire fut détruite eu 19 ème siècle et le domaine détruit, mais la reconstitution de la demeure d’une sorte de savant, écrivain botaniste, médecin certainement philosophe j’imagine, typique en tous les cas du 18ème siècle, et qui se nomme Bolotov.

Plus de 60 volumes à son actif, apparemment sur des objets très divers, mais tout de même beaucoup sur la botanique, la gestion des domaines, la médecine.

Autodidacte en tout, et particulièrement dans les langues. A séjourné en Allemagne, à Königsberg, au milieu de 18ème siècle, auprès du philosophe Sulzer.

L’après midi, il enseignait à ses enfants.

A fondé ce domaine, où il cultivait pommes et poires sur une grande échelle et ce fut un commerce qui lui rapportait gros, au moins assez pour investir et agrandir son domaine et simplement continuer à l’entretenir. Quoiqu’il soit relativement grand, quoiqu’il soit manifestement un premier mode d’exploitation systématique, il reste à « taille humaine ». Il avait aménagé dans son domaine une série de 3 petits étangs où il faisait de la pisciculture. On en voit la reproduction sur le vieux dessin ou carte de l’ensemble du domaine.

Que faut-il voir là, que sommes nous conviés à voir, qu’est ce qui que se construit ici en termes de commémoration ?

Il faut savoir que ce projet, très récent est financé pour partie par l’académie des sciences. Mais qu’est-ce que l’Académie des sciences peut vouloir marquer ici et honorer ? Je ne pense pas qu’il manque en Russie des noms d’hommes ou de femmes scientifiques, même en ce siècle. Et si c’était le cas, si la science en Russie, au 18ème siècle, n’avait pas encore vraiment commencé, pourquoi donc vouloir faire revivre quelque obscur précurseur ?

Bref, et à nouveau, qu’est-ce qui est en jeu dans cette commémoration ?

- Une sorte de modernité heureuse peut-être ? Je parlais plus haut d’un domaine qui demeurait à taille humaine. Qu’est-ce à dire ? Une sorte d’exploitation déjà technico-scientifique, mais sans ….. ? Sans quoi ? La mécanisation ? L’impersonnalité d’un patron qui ne serait même plus patron, mais simple gestionnaire ? L’immensité des exploitations actuelles dont on ne sait plus si ce qui compte c’est encore la valeur d’usage de ce que l’on produit, mais tout autre chose : la richesse que l’on suppose et que l’on a prévue. L’impersonnalité de tous, en fait, qui n’ont plus de rapport à une quelconque terre comme aurait dit Heidegger ? L’image d’une science directement utile, qui n’aurait pas besoin de tous ces laboratoires, constructions désormais fermées et protégées du public, mais qui pourrait se laisser voir et connaître directement ? Même si c’est là un rêve un peu nostalgique, il n’est pas mauvais de montrer que « la science, la technique » a pu aussi être cela. Cela peut laisser espérer que les formes qui sont les siennes aujourd’hui pourraient être contestées, critiquées, et tout particulièrement son grand anonymat et le fait qu’elles doivent se protéger, se fermer sur elle même, ne pas se montrer à un quelconque public. Aujourd’hui, on n’entre plus dans les fermes, et je ne trouve pas cela tout à fait normal.

- Le jardin lui-même peut-être. Les Russes ont un rapport particulier aux jardins me semble-t-il ; aux fleurs qui y poussent, aux quelques légumes qu’ils cultivent pour leur consommation propre ; aux arbres fruitiers. Même aujourd’hui, le goût très partagé et socialement relativement partagé pour les jardins est fort ; les jardins, les plantes, les fleurs, les couleurs, les fruits. Et je crois que par là ce lieu fait écho à eux mêmes et leur parle de ce qu’ils aiment.

- Mais ce qui est certain c’est qu’il construit fort bien l’image d’un 18ème siècle européen, comme je l’ai écrit dans le livre d’or*, i.e.* d’un lieu où l’on peut à la fois circuler dans un verger, construire un étang, lire et écrire, enseigner à ses enfants, diffuser le savoir, écrire soi même toutes ses expériences, gérer autant qu’apprendre à gérer son domaine et penser que pour cela on sait « l’économie ». Se rendre utile, tout en étant intelligent et bon... C’est très proche des lieux que Rousseau décrivit dans ses confessions et en particulier de son séjour chez Madame de Warens.

Le lieu est en cours d’élaboration. On va bientôt refaire une partie du verger, ainsi que les étangs. On va essayer donc de reconstituer les aspects essentiels du domaine.

Le repas. Natalya

Enfin vint le repas.

J’étais fatigué, j’avais faim après cette matinée de voiture et de visite où toute mon attention avait été captée longuement. Je me le disais à moi-même, ce qui est très rare chez moi qui ne suit quasiment jamais attentif à mon corps, et à ses rythmes. A mes états d’âme, oui certes, parfois trop, et je pourrais bien dire à la suite de Montaigne que si je suis parfois si attentif à mes états d’âme, c’est pour NE PAS savoir être attentif aux variations de mes états corporels ; je veux dire seulement reconnaître lorsque je suis fatigué, lorsque j’ai faim, et changer de rythme. On m’a appris à ne pas me plaindre et toute mon éducation et ma tradition sont coupables ici. Reconnaître la variation de ses états, ce n’est pas être égoïstement sensible à soi, ce n’est pas plus tomber dans l’hypocondrie. C’est plutôt savoir quand il nous est nécessaire de nous arrêter, quand nous sommes fatigués, quant il nous faut nous reposer, quand il nous faut reprendre, repartir, aller vers, nous concentrer.

Nous ne savons plus faire cela en Europe, du moins en France, me semble-t-il. Nul ne veut plus et ne sait plus la fermeté de ces rythmes. On nous dit seulement qu’il faut nous calmer et nous reposer, lorsque nous sommes excités. Ce qui n’a rien à voir avec un savoir des rythmes et le souci de rythmer fermement nos vies. De prendre les devants.

Ainsi avais-je faim et étais-je fatigué. Je m’asseyais à un coin de table, dans l’idée de manger, non dans l’idée que j’allais là voir une chose nouvelle, faire une expérience nouvelle.

J’étais détendu, voyant ces bonnes choses sur la table, confiant en ces personnes que je connaissais, appréciant particulièrement la bonne tête, ronde, joyeuse, et tendre (manifestement aussi plein de tendresse et d’amour filial pour Natalya) du maître des lieux.

J’écoutais plus ou moins, Galina me traduisait plus ou moins, elle même paraissait joyeuse. Comme les autres à la table.

Les zakouskis tous délicieux. Les *toasts* à la vodka. Sans plus, sans que je me demande si je n’en prenais pas trop. J’avais faim, soif, j’étais bien à cette table et voilà tout.

Sans tout comprendre, je participais de l’atmosphère générale ; on ne s’occupait pas plus de moi que des autres, même si on faisait attention.

J’étais là parmi eux, et ils étaient là comme si je n’avais pas été là, ou plus exactement comme si ma présence, bien qu’elle fut celle d’un étranger, ne leur provoquait nulle tension. Et moi-même, alors que je ne comprenais guère les paroles et les rires, ne ressentait aucune tension de cette incompréhension.

Et effectivement j’eus le sentiment que j’étais parmi eux, dans ces rires, dans *ces toasts,* dans ces aliments, dans ce milieu, dans ces paroles vives échangées entre des gens heureux d’être là.

Et je crois alors que ce qui vint ensuite fut un peu comme la cerise sur le gâteau, qui à la fois confirme tout ce qui précédait en le portant à une plus haute puissance. Car, dans le cours des échanges, vint, je ne sais comment la question du pourquoi de ces lieux, pourquoi ces lieux multiples de commémoration ? Pourquoi tous ces efforts pour les maintenir et pour en faire naître de nouveaux ? Devinant que Natalya était un peu la chef mais aussi l’âme de tout ce monde, je les interrogeais et je l’interrogeais elle. Qu’est-ce qui est en jeu avec tout cela, pourquoi tous ces efforts pour les musées? Pensait-elle que ces instituions valaient autant ou plus que d’autres? Et là elle me répondit que oui et qu’en effet pour elle c’était le cas, et dans cette réponse elle me fit comprendre que là était bien son combat depuis longtemps et sa croyance. Là je vis ce à quoi elle, et tout ce monde, était attaché, ce à quoi il tenait ; la force de conviction et de désir, et de volonté continue et constante qui, depuis de nombreuses années, les anime, elle et tous les autres. La conviction qu’en effet ce type d’institution, au croisement de personnes exceptionnelles ou de grand talent, de savoirs et d’histoires, de diffusion et du souci d’ouvrir, étaient bien quelque chose comme le solide de leur pays, la solidité de leur pays, plus que tout autre, et plus même que les institutions religieuses, plus même peut-être que les écoles, plus certainement que les institutions politiques.

J’aurais certainement à questionner, interroger plus avant cette conviction ; voire si elle est partagée, comprendre son sens, etc. ,mais d’ores et déjà je vois bien qu’elle est attestée et que j’ai saisi là ce qui anime ces personnes où les tint et les porte dans leur vie. C’est cela que je peux appeler je crois la « cerise sur le gâteau », le fait d’avoir perçu à l’état vif, sur les personnes elles-mêmes, ce à quoi elles tenaient. Et que ce n’était ni leur richesse, ni leur pouvoir. Une telle perception est rare et lorsqu’on peut l’avoir, on sait que l’on est entré un peu dans le pays.

Les gens, les guides

Galina fut mon guide ce jour. Ancienne universitaire en linguistique, elle vécut ensuite longuement à Paris pour s’occuper de formation et d’éducation auprès des enfants russes.

Petite femme d’un certain âge, elle m’apparut tout d’abord dans ce beau blouson de couleur vif orange, de fausse fourrure. Plus tard, je vis qu’en-dessous elle portait des habits beaucoup plus traditionnels : un long cardigan en dentelle de laine, sur un pantalon noir, de longs colliers.

Elle fait partie de la race des guides ivres, comme je l’ai dit de Sergueï plus haut. Elle aussi vit dans des temps différents, et sans doute dans des langues différentes, et l’on sent à chaque instant le flottement. Quoiqu’elle maîtrise parfaitement bien le français, elle est encore hésitante, ou plutôt me demande certains mots, cherche encore. Elle n’a pas, autrement dit, ce défaut commun aux guides, de vouloir assurer de la solidité de leur avoir le natif à qui il s’adresse. Non, elle sait très bien le français, et elle se questionne encore. Et montre par là son désir, ouvert, relativement libre et pas obsessionnel, de la perfection, non sa maîtrise.

Comme elle l’aura dit à un moment, le traducteur traduit les propos et n’est attentif qu’à eux. Aussi ne peut-il être attentif aux idées, et au besoin, aux idées concernant ce qu’il traduit qui lui viennent des commentaires de ceux qu’il traduit. Et c’est là ce qu’elle a dit, en s’en amusant, car elle ne put, au moment où elle me traduisait ce qu’avait dit un des convives, rectifier dans le même temps ce qu’il avait dit, qui comportait une erreur. Ainsi le traducteur est-il déséquilibré, en ce que à la fois il traduit et entend, mais ne peut mentionner ce qu’il entend, sinon ensuite. Double attention en concurrence, double attention en perpétuel désaccord-accord, se suivant l’une l’autre, ne s’égalant jamais. Et manifestement, cette sorte de désaccord lui plaisait, la faisait sourire, bien plus que cela l’inquiétait. Elle était dans cette sorte de désaccord- accord comme elle était non dans le souhait de me traduire tout, mais de me traduire certaines choses qui passaient, soucieuse aussi de participer à cette belle journée elle même, autant que moi j’étais aussi dans le plaisir de cette journée, sans m’obséder de la question de mon étrangeté.

Courte ivresse, liée au plaisir informel de tous.

A un moment, Natalya se leva, marqua la fin, et nous repartîmes en voiture. Je réussis à dire le plaisir de cette matinée et de ce repas, en leur citant ce passage de Gogol qui fut, dans mon adolescence, un de mes premiers appels de Russie.

J’ignorais tout de la Russie et de sa littérature, et c’est pourtant ce passage si fameux de la troïka du héros glissant dans la steppe et finissant par s’envoler, qui marqua durablement mon souvenir : « On dirait qu’une force inconnue vous a pris sur son aile. On vole, et tout vole en même temps : les bornes, les marchands que l’on rencontre assis sur le bord de leur chariot, la forêt des deux côtés, ses sombres rangées de pins et de sapins, le fracas des haches et le croassement des corbeaux ; la route entière vole et se perd dans les lointains. Il y a quelque chose d’effrayant dans ces rapides apparitions où les objets n’ont pas le temps de se fixer : le ciel, les légers nuages et la lune qui passe à travers paraissent seuls immobiles ».

Le 07. 02

Nous voilà reparti. Cette fois c’est Oxana et sa maman qui m’accompagnent.

(A nouveau, ma chance est extraordinaire : pouvoir bénéficier ainsi de guides si différents et si prévenants. J’espère que je la mesure bien et que naît en moi, et dans ce que j’écris dans ce journal, le respect pour ces personnes autant que se développe à travers eux ma connaissance de ce pays. Je dois tout aux deux Natalya, la fille et la mère. L’une tient la maison et le domaine, veille à tout, l’autre va de part le monde, parfait sa formation, fait du commerce, épouse des poètes. Les deux organisent pour moi ce séjour, de loin, telles deux déesses protectrices. Que rêver de mieux ?)

Oxana a séjourné plus de 20 ans en France. Elle est revenue depuis peu à Moscou où elle travaille à la radio, comme journaliste à « La voie de le Russie ». Voix officielle du régime en place !

(Transports)

Rouler carrosse donc. Et cette fois-ci dans une magnifique Volvo, qui possède ce que je n’avais jamais connu auparavant, à savoir un fauteuil chauffant, non par le dos, mais par le bas. On a donc les fesses au chaud. Un peu inquiet de cette montée de chaleur, il me faut avouer que j’ai coupé le chauffage. Elle me dit que comme elle est une petite femme (pas si petite me semble-t-il) elle aime bien cette voiture car elle est en position haute et surtout parce qu’ainsi on la respecte sur la chaussée. Il ne vaut donc mieux pas avoir en Russie, une vieille Lada cabossée ; personne ne vous laissera passer.

Les Russes, aiment bien les voitures confortables et aiment bien aller vite sur les routes. Déjà donc Gogol l’avait bien compris (voir la journée du 05). Aujourd’hui, peut-être aurait-il apprécié cette Volvo.

Et je comprends là à nouveau, comme j’avais commencé à le comprendre au Brésil et à Sao Paulo, que les humains ont manifestement un goût des voitures et des transports en général. A Sao Paulo ils passent 3 ou 4 heures par jour dans les embouteillages et si bien sûr ils s’en plaignent, en même temps ils en parlent constamment, les émissions de radio se calent sur cette réalité, comme si le transport, le temps de transport prenait pour finir une consistance propre, que n’était pas simplement en question ici son caractère de moyen, mais plutôt sa dimension plaisante.

Pour expliquer ce goût des transports et ce que nous y cherchons, on peut bien penser à la vitesse. Quelques spécifiques excitations, non tant de danger, que de maîtrise de soi dans le danger. Tout simplement le plaisir de la vitesse dont, pour des raisons assez claires, nous sommes aujourd’hui frustrés alors que la voiture l’avait prodigieusement rallumé et développé, après le cheval. Maintenant semble-t-il, nous devons en céder sur ce plaisir, en trouver un autre. Au moins pour les voitures. Car pour le train c’est comme on sait autre chose. A qui fera-t-on croire que le goût de la vitesse se développe pour des raisons utilitaires ? En quoi gagner une demi-heure de temps entre Paris et Rennes est-il « vraiment » important et pour qui ? Non, Nietzche avait raison sur ce point : l’utile n’est pas la fin, mais, disait-il, la poursuite de quelque folie.

Mais outre la vitesse, ce qui est en question est le plaisir que nous éprouvons, tous, à être transportés, sans trop avoir quelque chose à faire, une sorte de temps vide et sans destination propre où nous pouvons un peu rêvasser et avoir le plaisir de ne penser à rien. Un temps de suspens et de portage, qui fut celui du berceau. Le confort.

Et c’est bien une expérience que pour ma part je connais, dans les trains, que je prends fréquemment, et qui offrent un temps un peu indéterminé et de choix : un peu de ceci, un peu de cela, un peu de travail, un peu de rien, un peu de parlotte, un peu de travail. Tantôt, tantôt. Esprit vide, flottant, esprit occupé, vif. C’est ainsi le temps des rencontres.

Certes, les gens manifestent leur mécontentement lorsque les trains ou les métros ont du retard mais je crois qu’ils ne seraient pas forcément loin d’apprécier ces retards, et de continuer ainsi ce doux état de conduite, d’être transportés.

Dans les voitures, le train ou le métro, il est possible que certains s’arrangent au fond très bien de ces temps : téléphone, parlotte, maquillage, se curer les dents ou le nez, mettre une musique que l’on aime, l’éteindre, grogner contre les autres et l’administration, ouvrir son journal et le refermer ; poser son regard sur la fenêtre et voir les reflets ; sommeiller, se détendre. Un peu de ci, un peu de ça. Voilà tout.

Et même je crois le plaisir lié à la foule, au fait d’être comme à nouveau porté par le courant de gens qui vont dans la même direction, prennent les mêmes escaliers. Il y a là un plaisir spécifique, quoique l’on en dise, un plaisir lié au sentiment d’être pris dans une masse fluide comme aurait dit E. Canetti.

Et il faut rajouter aussi, le plaisir pris à ce temps intermédiaire entre le travail et la famille, qui sont pour la plupart du temps, et en particulier « *pour les femmes-qui-le-rappellent-aux-maris* », des temps d’obligation : le travail, les collègues, mais aussi les enfants, l’élevage, les courses, les soucis et discussions. Dans les transports nous sommes loin de toute obligation. Nous sommes dégagés un court moment de toute obligation, et pourtant sans avoir à dormir. Juste somnoler. Nous ne sommes bien que dans ces temps de passage, même si nous en râlons.

Bref, le mouvement, le déplacement, les transports ont une autre dimension qu’une dimension strictement utilitaire. Ils ne sont pas que des moyens à notre disposition qui devraient pour finir être réduits au minimum. Il y a un plaisir à être dans les transports, et même dans les encombrements. Il y a un plaisir de ce temps là, où l’on récupère une certaine jouissance de soi-même.

Ce plaisir est certainement plus visible et palpable lorsque les trains vont relativement vite, et de même les voitures ; lorsqu’ils sont occasion de rencontres rapides et de parlotte.

C’est dans le mouvement que nous sommes vraiment, et nous nous sentons vraiment heureux. Et pour ma part l’œuvre, et d’abord l’écriture doit être un tel mouvement. Ce journal même n’a pas d’autre sens. Les écrivains que j’aime sont des écrivains galopants (Montaigne, Nietzche et même Hegel en fait et bien sûr Deleuze, Rancière, et bien sûr romanciers et poètes).

Et si j’élargis les choses, si j’élargis cette image du transport à l’humanité même, alors j’ai bien quelque chose comme une humanité plus gaie et plus joyeuse, qui n’est autre, me semble-t-il, que celle que Nietzsche nous souhaitait et voulut pour nous. Toute la question, est de savoir comment l’on s’y tient, et comment l’on peut refaire ce mouvement.

**Maison de Tchékhov**

Première halte : la « maison" de Tchékhov.

En fait, c’est un peu plus compliqué car le domaine qu’il acheta, au sud de Moscou, dans les années 90, où il vécut 7 ans avant de descendre vers le sud, à Yalta, pour des raisons liées à sa tuberculose, fut abandonné après son départ. En dehors de la maison pour les amis qu’il fit construire (ravissante petite maison, en bois, peinte en bleu, avec un escalier extérieur accédant au premier étage, où il se retirait souvent, et jusqu’à trois jours de suite pour être tranquille), rien ne subsiste des autres bâtiments. Tout a été refait. A « l’identique ».

Il semble que ce soit à partir de 1941 (!, pendant la guerre donc), qu’une association d’écrivains milita pour la « conservation-restauration » de ce lieu. La guide ne sut pas m’expliquer la suite, sinon que le musée a désormais une cinquantaine d’années. Je ne sais donc pas trop bien le quand, le comment, le qui: qui voulut ces restaurations, à quelles dates, selon quels financements, pour quelles raisons?

Et pourtant ces questions me semblent importantes, tant la Russie « actuelle », (mais une actualité qui semble remonter aux années 60, 70, 80?) me semble portée par un puissant et important mouvement de récupération de « son patrimoine » et aussi de ses « lieux » et « ses hommes ». L’époque soviétique, je veux dire le régime, mais aussi la guerre, a beaucoup détruit. Eglises, résidences des anciens nobles, peut-être grosses maisons bourgeoises, il semble que tout ce passé fut détruit. Tout était également recentré sur Moscou : meubles, peintures, objets d’art, qui ensuite redistribuait dans les régions, pour que tout le peuple ait droit à l’art. Aujourd’hui il semble que le local, la vie locale les intéresse (voir la journée du 5). (Mais, si mes informations sont justes sur ce point, ils sont très loin de penser à des réformes dans le sens d’une régionalisation).

Reste que en dehors de la maison pour amis, tous les autres bâtiments furent reconstruits à l’identique.

On récupéra aussi beaucoup d’affaires de Tchékhov; on fit des copies des tableaux qui sont à Yalta, pour meubler la maison. On refit « son bureau », sa bibliothèque ( ?), et ainsi de suite.

Tchékhov acheta ce domaine, avec les revenus que lui apportèrent ses premières publications. Et assez tôt finalement ; il ne devait pas avoir plus de 30 ou 35 ans. Il fit construire différents bâtiments ; il fit venir toute sa famille (père, mère, sœur, frères, pour gérer avec lui le domaine). Il installa sa maison, s’installa dans sa maison, qu’il organisa à sa volonté.

Pour la maison principale, on y trouve un grand bureau pour lui, une pièce adjacente, petite, pour sa sœur bien aimée et surtout très dévouée. Une salle à manger mais une cuisine éloignée dans un autre bâtiment car il n’aimait pas les odeurs de la cuisine. Une chambre, petite, pour lui, une autre plus petite, pour son père, une autre enfin pour sa mère. Un salon. Relativement petit.

« *- Chaque chose, et chaque être à sa place, selon mon bon plaisir de roi »* comme aurait dit Nietzsche. Disposer de son chez-soi.

L’écrivain fait sa maison, l’écrivain fait son domaine. Je bâtis ma demeure comme dit Char, et cette demeure est faite de pièces aux identités bien précises, mais aussi de la proximité des musiciens, peintres, autres écrivains qui étaient ses amis (Lévitan en particulier qui séjourna fréquemment là). Proximité aussi de quelques femmes: mère, sœur, amante (et, parmi elles, la jeune femme qui, fut dit-on, à la source de *La Mouette*). Enfant, fils, frère, aimé, respecté.

La guide nous dit que pendant les repas pris en commun, souvent il quittait la table, pour aller écrire, revenait en disant qu’il avait gagné tant de Kopecks : comme Balzac, il était payé à la ligne, et apparemment bien payé, à la ligne.

Par rapport à l’argent, la guide dit qu’il était à la fois très économe, voir radin (il pesait lui-même ses lettres, en découpait quelque parties inutiles pour payer  rien de plus que le nécessaire) mais aussi très généreux : tous ses revenus lui filaient entre les doigts et étaient investis dans son domaine, mais aussi et surtout dans toutes les actions sociales qu’il menait: son dispensaire, dans le domaine, où il recevait régulièrement des patients ; les écoles qu’il fonda (4 ou 5) ; les visites deux jours par semaine, dans d’autres dispensaires de la région ; peut-être d’autres choses encore (théâtre?)

Entre ces deux aspects, l’un qui peut sembler proche de l’avare, l’autre de la générosité dispendieuse, il n’y a pas de contradiction. Il me semble plutôt qu’il y a là quelque chose comme le refus de l’inutile, la chasse à l’inutile. Juste ce qu’il faut. Et ce qu’il faut c’est juste ce que l’on écrit, non le papier autour; ce sont des écoles et un dispensaire; c’est une famille où l’on est aimé, et il eut manifestement la chance d’être aimé de tous, comme il eut des qualités hors du commun qui le rendirent aimable aux yeux de beaucoup. Quelques amis du même calibre que soi. Des femmes. Il disait, paraît-il, que la médecine et la littérature étaient comme femme et maîtresse : lorsque l’on se lasse de l’une, on va retrouver l’autre, et inversement. Je ne sais si cela est vrai ; mais si c’est exact, c’est à nouveau le signe d’une bonne économie encore. Au sens premier du terme.

Un monde ordonné, à l’interface de la famille, des amis, du social.

Un être d’une très grande activité. Dans la journée semble-t-il il exerçait son activité de médecin et recevait beaucoup de patients. Sa renommée, comme médecin, était grande et bien souvent il ne prenait pas d’honoraires. Deux jours par semaine, il se rendait dans des dispensaires éloignés. Lors des épidémies de choléra, c’était lui le médecin responsable des études, faisant donc un peu d’épidémiologie.

La guide dit aussi que Tchékhov faisait partie, (du moins qu’il le connaissait, car le sujet est complexe) du mouvement « des  narodniki » , si important chez tous les intellectuels russes de cette seconde moitié du 19ème siècle, qui les portait à penser que non seulement il fallait aller vers le peuple (ce que bien sûr, à sa façon, Tchekhov fit, par les écoles et dispensaires qu’il fonda, par son souci de la science et de sa diffusion auprès du peuple), mais de plus, que le peuple, dans la simplicité de sa vie comme de son langage, « détenait la vérité » ou qu’il y avait du moins dans ce langage quelque chose à recueillir, de la même façon que l’on se préoccupait de retenir, d’étudier, et de valoriser à l’époque les arts et traditions proprement populaires.

Tout cela est écrasant. La force du génie, sa très grande activité. L’activité si bien ordonnée. Son activité créatrice et son activité de médecin. Ses revenus, leurs usages. Toute cette puissance, cette distribution, cette générosité.

Un esprit bien fait, si bien fait, veut dire capable de s’organiser, son temps, ses activités, ses différentes activités, ses amours. Que ne ferait-on pas si nous parvenions à nous organiser ainsi ? Qu’est-ce qui nous en empêche et qu’est-ce qui, moi en tout cas, m’en aura empêché ? Pourquoi me fallut-il courir toujours ? Quelles séductions m’arrachaient-elles à moi-même ? Quel prétendu vide voulais-je fuir ? Qu’est-ce qui m’aura trop occupé ? Qu’est-ce qui fait que je n’ai pas eu, ou trop peu sans doute, la résonnance d’entendre ce qui venait d’ailleurs ?

En même temps, qu’y a-t-il de trop simple dans cette image, comme s’il suffisait de cela, de cet ordre et comme si « cela » était facile. On me propose dans ce musée une réalité. Qu’est-elle exactement ? Une image, une belle image, par laquelle il ne faudrait pas trop être leurré ? Que signifie cet ordre et s’agit-il ici de louer un « *homme hyperactif* », alors que dans son théâtre comme dans sa littérature ce n’est manifestement pas de cela dont il est parlé, mais quasiment du contraire. Non pas certes le désordre mais le calme inquiet de nos désirs et espérances pas achevés ou en mal d’achèvement ?

Au moins puis-je dire la chose suivante : si cet ordre, ce goût et cette importance donnée à l’ordre est un moyen, il n’est nullement un moyen indifférent, dont on pourrait se débarrasser ensuite. Ou sur lequel il faudrait réfléchir pour l’améliorer. Ce n’est pas l’ordre comme tel qui intéressait Tchékhov, ni peut-être même le souci d’une amélioration constante, même pas d’un progrès constant, mais seulement d’une amélioration constante et sans but pour finir comme cela me semble définir notre temps qui, ne sachant plus où il peut aller, dépense toute son énergie à « améliorer les procédures », à les rendre de plus en plus économiques. Bien sûr on peut penser que son activité va dans le sens d’une amélioration constante de l’humanité, et plus exactement, dans le sens d’une amélioration de ses conditions de vie, et une telle pensée peut nous guider vaguement. Mais le goût de cet ordre, dit, me semble-t-il, autre chose, de plus important.

C’est l’ordre dont a besoin l’activité pour être elle-même créative et, plus simplement que créative, pour être à l’écoute, et dans ce que j’imagine être, chez lui, écoute tant des maladies physiques que des maladies ou douleurs de l’âme, autant que ses joies assurément. L’ordre dont nous avons besoin pour être *hic et nunc* à l’écoute, de ce que disent les gens, de ce qu’ils ont en tête, des mots et des maux qu’ils se disent et disent. Si le souci de l’amélioration du genre humain nous fait négliger cela, il n’a aucun intérêt.

Disponibilité: qu’est-ce qui rend les gens disponibles pour l’écoute? L’écoute de ce qui se passe dehors, dans le corps, dans l’âme, dans le monde même?Qu’est-ce qui fait qu’en effet on écoute, autre chose que soi et qu’ainsi quelque chose d’autre entre un peu en vous et que l’on peut restituer, sachant que dans cette restitution c’est quelque chose du monde qui se manifeste et non pas ce que nous pensons et voulons pour lui, pour eux ?

Disponibilité : celle ci tient à l’assise que l’on sait se donner, d’une maison, d’un ordre minimal, régulier. L’ordre n’est pas la fin, mais a le sens d’une discipline journalière, pour autre chose, pour une disponibilité à ce qui peut venir, à l’écoute.

Le génie est certainement fait d’une puissance d’écouter. Du moins est-ce sans doute un ingrédient nécessaire et qui peut appartenir à tous. Sa transcription, ce que l’on en fait, dépend d’autres qualités. Certains semblent avoir la structure d’accueil en eux mêmes.

(Tanizaki : son *Eloge de l’ombre*. Cet ouvrage dit aussi la signification du lieu et de l’ordre pour le génie).

Beaucoup de choses m’en auront séparé. Et, en particulier, ma trop forte passion des livres et le souhait de tous vouloir me les approprier, particulièrement ceux des philosophes. On écoute rarement des livres, on cherche à les comprendre, et l’on perd beaucoup de temps à cela. L’inquiétude du sens et de sa vie comme insensée et peu protégée m’en aura séparé.

L’écoute dont je parle ici suppose que l’on sache écouter des riens, des paroles de rien, les bruits du monde, et non pas que l’on cherche à saisir et mieux comprendre le sens de tel ou tel livre. Non pas que l’on cherche à saisir et rendre compte du sens du monde comme le prétendent les philosophes (ou les mauvais philosophes en fait me semble-t-il). La seule expérience d’écouter les riens et avec certainement la possibilité d’en reprendre quelque chose, nous situe d’emblée en dehors d’une telle préoccupation. Il n’y a pas à chercher.

**Tarussa.**

Petite ville, juste de l’autre côté de l’Oka, à quelques kilomètres. Il est parfois possible d’y aller à pied, lorsque la glace est sûre. Mais ce n’était pas le cas. Ainsi avons-nous dû faire un long détour de plus d’une heure et demie, en voiture, pour aller attraper un pont en aval puis revenir.

Regret : j’aimerais pouvoir traverser l’Oka gelée.

C’est une très belle petite ville, pleine de maisons dans l’ancien style : petites maisons généralement d’un étage, en bois, peintes souvent de couleurs vives, avec des décorations extérieures pour l’entour des fenêtres qui sont nombreuses. La mousse sèche derrière les fenêtres pour empêcher que le froid entre.

Oxana me dit que c’est une ville où séjournèrent de nombreux exilés : au retour des camps de Sibérie, leur temps de camps étant achevé, ils devaient demeurer à plus de 100 km de Moscou. Cette ville est à 120 km.

Il m’est difficile d’en parler, car c’est le village de deux écrivains majeurs que je connais mal ou pas du tout. Marina Tsvetaieva et Paoutovski. (On connaît je crois mieux la première que le second en France, quoique très relativement, vu que la première n’est pas connue de beaucoup déjà !)

Deux écrivains majeurs. Deux monuments, deux belles statues les commémorent sur la rive de l’Oka.

Cette rive est depuis peu aménagée. Les gens viennent dans ce village, de Russie et d’ailleurs et, manifestement, la ville se prépare, se transforme un peu, en fonction de ce nouveau souci. Un ou deux hôtels en plus (il n’y en avait qu’un). Quelques restaurants nouveaux (il n’y avait qu’une cantine). Et là encore, comme dans mes précédentes visites, il apparaît que ces lieux s’organisent, se développent, se mettent en forme pour accueillir des visiteurs. Avant, il n’y avait donc rien ou pas grand chose. Une émergence du local, comme j’ai cru pouvoir le dire plus haut ?

Nous visitons la maison de celle qui fut la gouvernante de Marina Tsvetaieva. Quelques photos. Son visage, si sérieux, si ouvert et exposé. Des témoignages de la vie si dure qui fut la sienne, dont j’ignorais la dureté. Son enfance dorée. Son talent, très tôt. Ses amis ; amis poètes, amis artistes. Ses amours. La perte de son enfant lors des famines des années 20, à Moscou : son enfant mourut de faim alors même qu’elle l’avait confié à une institution pour lui éviter de mourir de faim, elle-même n’arrivant pas à les nourrir. Sa relation fidèle avec son mari. Sa misère dans l’exil. Son retour en Russie, les camps, son suicide.

Qu’au moins je puisse citer ce poème :

Sur une feuille vide et lisse

Les lieux, les noms, tous les indices,

Même les dates disparaissent.

Mon âme est née, où donc est-ce ?

Toute maison m'est étrangère,

Pour moi tous les temples sont vides,

Tout m'est égal, me désespère,

Sauf le sorbier d'un sol aride…

Ô larmes des obsèques,

Cris d'amour impuissants !

Dans les pleurs sont les Tchèques,

L'Espagne est dans le sang.

Comme elle est noire et grande,

La foule des malheurs !

Il est temps que je rende

Mon billet au Seigneur.

Dans ce Bedlam des monstres

Ma vie est inutile ;

À vivre je renonce

Parmi les loups des villes.

Hurlez, requins des plaines !

Je jette mon fardeau,

Refusant que m'entraîne

Ce grand courant des dos...

Voir... Non, je ne consens,

Écouter... Pas non plus ;

À ce monde dément

J'oppose mon refus !

Bien sûr je n’ai pas eu sa vie, je n’ai pas partagé ces douleurs et ce temps, ma vie fut plus confortable. Mais pourtant, et tout en ne perdant pas de vue cette différence, bien réelle, ce poème « me parle ». Ce n’est pas tant par cette figure du refus qui vient à la fin : il est pourrait-on dire facile de refuser, rejeter un monde violent, du moins de le dire. Beaucoup aujourd’hui ne s’en privent guère et n’ont de cesse que de dénoncer. Mais ce poème dit autre chose que ce refus ou adosse ce refus à un autre sol.

« Mon âme est née ; où donc est-ce ? » et cette formule tient la liaison entre l’écrivain devant sa page blanche, sans repère, et de l’autre côté, l’histoire qui va être évoquée. Et elle dit que cette âme est née, qu’elle aura des mots et pourra dire. Mais où ?

La suite répond. Non pas seulement auprès du sorbier, qui demeure, et dit quelque chose de la Russie elle-même, mais qu’elle est née aussi dans l’exil, dans les demeures vides, dans l’indifférence, dans les obsèques et leurs larmes d’amour. Je veux dire « auprès » de tout cela et comme l’écho de tout cela. Auprès des Tchèques envahis par les Nazis, auprès des Espagnols et de leurs guerres civiles. Auprès encore de ces vagues de dos soumis.

Et effectivement il y a bien du sens à dire que quelque chose comme l’âme, *i.e.* aussi l’esprit autant que les mots dont il est capable, naissent de pouvoir demeurer auprès des malheurs et d’être dans cette proximité. Aussi bien contre ceux qui les provoquent que contre ceux qui les nient ou veulent n’en rien savoir. En ce sens, et même si ma vie fut autre chose que celle que vécut M.T. je crois que je peux faire mien ce poème. L’âme, mais aussi l’esprit et son attachement aux mots et à leur force propre, naissent de cette possibilité de demeurer auprès de. Le refus s’en déduit.

Mais aussi, et elle semble le dire nettement, qu’elle n’en peut plus : il ne lui est plus possible ni de voir, ni d’écouter. L’espérance ne peut prendre place ici et dans cette expérience.

**La politique s’invite à notre table ! Misère. Présent.**

Déjeuner fort sympathique après cette visite. Nous avions faim. Table animée et rieuse.

Pourtant ceci : la mère d’Oxana, qui a maintenant un certain âge entreprit de parler de politique. Spontanément, je prête aux aînés, surtout aux femmes, une grande sagesse. C’est une erreur bien sûr et il me faudrait voir d’où elle me vient, ce d’autant que je ne fais pas la même chose avec les hommes (mon éducation).

La mère d’Oxana donc voulant parler de quelque chose comme la laïcité, ou le nationalisme, soucieuse que la Russie sans doute de son côté affirme sa « russité » et sa fierté retrouvée avec Poutine (il faut rappeler sur ce point que les années 90 ont été traumatisantes pour les Russes et que le souvenir de ces années là semble compter plus que ce qu’il y eut avant, au moins pour une certaine sorte de mémoire), et pensant qu’en France nous avions (ou devrions avoir) des préoccupations identiques, me dit la chose suivante : « qu’elle était allée en Seine-Saint-Denis et *qu’en effet* , elle n’y avait vu que des noirs . Suggérant par là que manifestement, de ce seul fait, quelque chose clochait en France. Elle avait sans doute voulu se prouver à elle même les thèses de « l’invasion » de la France par les Africains et les Maghrébins et elle pensait que cela confirmait ces thèses. Comme toujours, le racisme était derrière ces affirmations et ce qu’il y a d’insupportable c’est les noirs, les « simples et seuls noirs », le reste n’existant pas, des histoires, des paroles, des pensées. Bref, une partisane du parti de Marine Le Pen en Russie, pour qui la solution qui s’impose c’est de mettre tous les non-blancs dehors. Qui sans doute pense, qu’en Russie on ne sera jamais débordé comme cela et que l’on se donnera les moyens de ne pas l’être. Et si les discussions sur la France, sur ce sujet, sont je crois si fréquentes aujourd’hui parmi les Russes, à la télévision, c’est peut-être bien parce qu’elles donnent à voir l’exemple même d’un pays qui, pourtant identique dans l’amour et la fierté de son identité, s’est laissé déborder. Quant à nous, les Russes, on ne tombera pas dans ce piège ! Je savais que cela existait, mais j’étais là devant le témoignage bien concret.

Agacement, peu d’envie de faire toute la pédagogie qu’il aurait été nécessaire de faire là, et qui, je crois, n’aurait servi de toutes les façons à rien.

Je ne m’attendais pas à trouver une adepte de Marine Le Pen dans ce qui m’avait initialement semblé une respectable vielle dame âgée, si typiquement russe m’étais je dis. Dans les voyages, on est toujours naïf : on découvre, on est plein d’élan ; on tombe sur quelqu’un de fort peu sympathique, et qui dit des idioties, et on se sent trahi. Evidemment c’est stupide, et l’expérience des voyages doit dépasser et surtout apprendre à connaître de ces surprises.

14.02

(Variations. Amour de la nature. Hypothèse sur la poésie)

Ce matin la terre est ronde. Pas un souffle, douceur de la neige, et surtout un ciel homogène, de long en large blanc-gris qui se joint sans discontinuité avec la neige.

Le paysage varie, il n’est pas monotone ; j’apprends à y voir nuances et variations.

De la même façon, la glace, la neige, ne sont pas les mêmes ; selon la température, selon l’histoire (il a fait doux, la neige a fondu, le froid ressaisit l’eau, la glace se forme, la neige vient pas dessus, une fois et c’est différent ; une autre fois, et cela se tasse, etc.).

Les Inuits ont, si je me souviens bien, plusieurs noms pour parler de la neige et de la glace ; ils savent que cela varie, et que ce n’est alors pas la même marche, le même effort, peut être la même activité. Qui sent les variations de l’air et de la couleur ? Les oiseaux, ou d’autre bêtes, sont-ils différents selon ces variations ?

Je pensais voir la débâcle, ce moment où toute la glace fond, du moins je l’espérais. Elle a lieu le plus souvent vers fin mars ou début avril. Serguei me dit au téléphone que c’est très différent : parfois en 3h la glace disparaît, et si tu n‘es pas là à ce moment, tu ne la vois pas ; parfois c’est beaucoup plus long. Parfois le niveau du fleuve monte beaucoup et le spectacle est très violent ; parfois, c’est le contraire, et c’est petit à petit que la neige fond en amont, en sorte que la montée des eaux est mois forte. Il n’y a donc pas « la débâcle », comme spectacle. Mais des variations très différentes.

J’apprendrai par la suite qu’il n’y a pas en effet « la débâcle ». Ce qu’il y a c’est très progressivement, avec parfois de légers retours en arrière, le temps d’une déglaciation progressive. Celle-ci a des signes : la neige sur le sol commence à avoir quelques trouées, sa consistance change et devient moins duveteuse comme on le voit dans « Les freux », qui est un tableau très précis en fait.  Petit à petit, les trouées s’élargissent et le marron des feuilles mortes de l’automne antérieur apparaît ainsi que la boue ; se mêlent les couleurs de glace et les couleurs de neige ; il n’y a pas seulement la neige et la glace en belles couches et comme un gros gâteau ; mais des plaques plus « lépreuses » de l’une et de l’autre.

Sur l’Oka, petit à petit encore, d’autres tâches apparaissent : elle n’est plus toute blanche ou toute couleur de ciel lorsque la glace y dominait : des tâches différentes, où pourtant on ne sent pas encore l’eau vive. A ses bords, tout a fondu et l’on voit une eau sale, qui n’est pas vive.

\*\* Evidement c’est nettement moins « beau » qu’auparavant. Mais d’où vient que je dise cela et, surtout, quel est mon droit à juger ainsi et même à sentir ainsi ? Si je distribuais ainsi mes jugements esthétiques, mon anthropomorphisme deviendrait parfaitement visible et je n’aurais plus aucun droit à parler de beauté lorsque je vois l’Oka sous la neige : je saurais trop que ce n’est que moi qui trouve beau cela. Je n’ai aucun droit à dire cela, et si je dis que j’aime la nature, alors il me faut l’aimer elle et ses variations. Ces plaques, ces tâches « lépreuses » pourquoi ne pourrais-je les apprécier et pourquoi ne pourrais-je m’y retrouver autant que je le faisais dans les semaines antérieures lorsque tout était blanc ? Que je m’y retrouve partout, ce serait autre chose que de l’anthropomorphisme pour cette raison que quelque chose ne serait pas choisi qui tiendrait à moi, mes préférences, mais qu’il faudrait plutôt me faire à tout. Si l’on dit par exemple que l’on aime un homme ou une femme tout entier, on a fini de choisir, on a fini de prétendre ne vouloir qu’une seule chose qui convient et séduit. On pense que, si l’on aime bien tel aspect il n’y a aucune raison pour ne pas aimer l’aspect voisin, qui fait partie de la personne et qui surtout a du lien avec l’aspect que l’on aimait. Et l’on pense, ou l’on sait, qu’il y a aussi le temps, que la personne n’est pas prise dans l’instantané de votre amour. On se dit que le temps modifie, répare, efface aussi autant qu’il fait réapparaître parfois, mais aussi accentue.

De la même façon, ce que l’on nomme amour de la nature, nous demande non seulement de ne pas juger lorsque cela nous déplaît, mais bien d’élargir nos sentiments aux voisinages ainsi qu’aux évolutions et cycles. Mais pour ceux-ci il serait plus juste de parler de tendresse, non d’amour. Il n’y a me semble-t-il pas d’obligation à tout aimer ou tout sanctifier. Mais l’intelligence de comprendre que les voisinages sont ceux là mêmes de la personne que nous aimons et de même ses évolutions ou ses non-évolutions. Cet amour donc a besoin de notre intelligence et de cette tendresse.

(Une autre promenade, trois jours après, rendra les choses plus simples. Car je me promenais le long de ces berges désormais progressivement abandonnées de la neige et de la glace. Et il m’avait semblé entendre plus d’oiseaux que les autres jours. Mieux même, je voyais des piverts à foison, au moins 4 ou 5, sans crainte que je ne sois pas bien loin. Il y avait plus de bruits ces jours-ci me disais-je, plus de chants d’oiseaux me semblait-il. Et qu’est-ce qui arriva : sous mes pas, à trois mètres, deux perdrix prirent la fuite ; elles nichaient probablement dans un trou d’herbe. Et donc cette déglaciation, qui semblait enlaidir le paysage, m’apparaissait pour ce qu’elle était aussi : le retour des nichées, et des oiseaux, sans doute aussi le retour et la vie retrouvée pour les poissons. Le dégel n’est peut-être pas « très beau », mais il est accueillant à la faune, avant de l’être pour la flore. De quoi me réjouir, de quoi là réjouir mon cœur. Et s’il est vrai que, comme le dit Stendhal, la beauté est une promesse de bonheur, alors je ne vois pas ce qui m’empêche désormais de dire que cet endroit, à ce moment, est aussi beau. Le vol furtif de deux perdrix, la gorge rouge et verte de plusieurs piverts tranquilles. Conscience à la fois esthétique et écologique du paysage, comme l’aurait dit mon ami Aldo Léopold.

Comme quoi, j’ai été pris en flagrant délit de bêtise, car celle-ci consiste bien, comme dit Descartes, à juger précipitamment : je n’avais pas assez attendu une nouvelle promenade, je n’avais pas eu assez confiance en la nature pour que d’elle même elle me montre l’insuffisance de mon jugement. Il est vrai toutefois : non seulement la nature, mais mon mouvement en elle, sans quoi elle ne dirait tien. Elle a besoin de mon mouvement ; j’ai besoin d’elle et de sa confiance.)

\*\* Quoiqu’il en soit de ce dernier point, ce n’est donc pas du tout la vie du printemps qui soudainement éclot, comme je l’avais imaginé naïvement ; c’est plutôt la neige, la glace et leur fonte qui ont un ordre propre et distinct ou qui entrent dans des combinaisons nouvelles, comme aurait dit Spinoza.

L’idée peut prendre différents aspects, plus ou moins visibles à l’œil, ou différemment visible ; plus ou moins étendus dans le temps. Ce n’est plus mon œil qui compte, du moins de cet œil qui se donne des spectacles, mais une sensibilité, une sensibilité aux variations et à ce qui se passe, et qui bouge. Peut-être faut-il se méfier de l’œil, du moins ce cet œil qui pense voir et qui oublie alors, ou risque de négliger ce que nous sentons. Notre sensibilité serait-elle comme divisée ? D’un côté ce que nous pensons voir, de l’autre ce que nous sentons, les variations infimes, peu visibles certes, mais qui n’en ont pas moins d’influence.

Il y a donc des variations, et ce que l’on « voit » dans la nature, comme nature, n’a pas précisément la forme d’un spectacle. Sous l’apparente unité, en deçà de notre croyance

que nous voyons et saisissons une unité, ce qu’il y a, ce sont les variations journalières. Monotones peut-être, pas si diverses que cela peut-être, mais nous accompagnant chaque jour. Sous le spectacle et la vue, les variations de nos corps, de nos activités, peut-être de nos pensées et réflexions.

Mais ce qui naît c’est l’idée d’un autre rapport à la nature : pas seulement le spectacle et ce que l’on voit ; mais plutôt les variations sensibles aux corps, aux manières de marcher, et peut être plus généralement aux manières d’être.

Nous sommes pris dans des rythmes, mais ce n’est pas ce que nous voyons. « La nature » a ses rythmes, pas seulement celui des saisons bien nettes, au moins sous ces tropiques, mais aussi des micro-variations, des micro-histoires, et des tendances sourdes. Petites variations et grandes tendances.

Et encore faut-il faire attention : ce n’est pas ici l’idée d’équilibre, ni même d’une certaine continuité, qui doit être seule présente à l’esprit. Dans la nature il y a aussi des destructions, des tempêtes, qui viennent tout briser, au moins localement. L’écologie contemporaine a reconnu cela et elle a su montrer que ce que nous appelons paysage était aussi le résultat des phénomènes fracassants. Le paysage que j’ai devant moi, plus qu’en France, en retient quelque chose : justement ces arbres, au bord de l’Oka, qui sont fracassés, de par la débâcle. Mais justement aussi ces terrains abandonnés, pas exploités, pas mis en culture, et qui viennent cette fois de l’ambition kolkhozienne désormais abandonnée. Et peut-être que s’ils restent ainsi longtemps, s’ils n’en font rien, c’est que les Russes ont un goût pour les traces du fracas. La terre mise en culture, peut-être que cela leur est étranger. De petits jardins en revanche, avec des arbustes rustiques, l’aubépine, le sorbier. Cela leur suffit.

Que signifie le goût pour la nature ? Peut-être le goût des spectacles ; admettons. Mais aussi le goût de ces variations, la perception de nous-mêmes en tant qu’êtres rythmés, portés par des variations et rythmes, appartenant à ces rythmes et variations.

\*\* Mais pourquoi nos villes ne tomberaient –elles pas sous le coup de cette notion de rythme ? On dit que ce sont nos constructions ; peut-être. Mais est-ce que cela les affranchit pour autant des variations et des rythmes ? Est-il insensé de parler des rythmes d’une ville et d’avancer que, d’une façon ou d’une autre, nous sommes en lien avec ces rythmes ? D’abord nous y sommes, nous sommes dedans. Nos vies sont rythmées par de grandes unités. Mais les nuits varient, les jours varient aussi, il y a des variations que notre œil et nos habitudes ne saisissent plus. Cela ne veut pas dire que nous ne les sentons plus, et qu’elles ne nous portent plus. Il y a des habitués de la nuit, qui eux aussi sans doute, comme les Inuits, ont eu besoin de nouveaux vocabulaires. Mais il y a aussi peut-être des habitués du jour, qui ont su différencier les différentes journées, et se faire une joie de ces variations. Leur âme.  Mes journées à la fois se ressemblent et ne se ressemblent pas ; dans la monotonie apparente, pour qui voit de loin, il y a cependant des variations. Pourquoi réside là le motif, la raison d’une certaine gaieté ? Pourquoi est-ce quelque chose comme une pensée gaie et propre à ouvrir l’attention ? Pourquoi la variation vibre-t-elle et nous fait- elle vibrer ?

Et peut-être aussi faut-il avancer que l’histoire elle-même pourrait tomber sous le coup de cette notion de rythme. Nous avons pensé que c’était nous qui la faisions. Ce rêve apparaît comme dérisoire aujourd’hui. Nous sommes plutôt dedans et non seulement nous sommes dedans, mais elle a ses rythmes. Cela n’empêche en aucune façon une certaine activité, mais cela oblige celle-ci à comprendre et à se situer dans ces rythmes. Pas plus ce n’est moi qui fais mon histoire, mais j’apprends, ou plutôt je dois apprendre, quel est son style propre, quel est son rapport au mouvement et au repos propre.